

C A H I E R
B

La chronique
de Lise Bissonnette Page B 3
Musique classique Page B 3
Cinéma Page B 4
Vitrine de la vidéo Page B 7
Vitrine du cédérom Page B 7
Théâtre Page B 8
Disques classiques Page B 9
À Québec Page B 9
Jazz et blues Page B 10
Vitrine du disque Page B 10

T É L É V I S I O N



Un même combat

Malgré les apparences et les différences évidentes, Guy Nadon affirme que le comédien d'ici doit parler aussi bien le langage du théâtre que de la pub ou de la télévision.

PAULE DES RIVIÈRES
LE DEVOIR

Il sévit au Rideau Vert, dans la peau du gigantesque Prospero de Shakespeare; il fait également la pluie et le beau temps sur les chantiers, à la télé de Radio-Canada, dans le rôle d'un maître dynamiteur pas trop comode et mâchonnant sans cesse un cure-dents. Guy Nadon, qui est monté sur scène plus de 2000 fois, est maintenant «*éprement désiré*» comme il dit, à la télé. Et ce n'est pas lui qui va s'en plaindre. Ni son comptable. Sartre n'a-t-il pas dit que l'écrivain doit utiliser tous les modes du discours? Même chose pour le comédien, à son avis.

Ceci dit, les ajustements de l'un à l'autre sont majeurs. Alors que le théâtre peut prendre d'innombrables libertés avec la réalité et peut demander au public de voir Central Park là où il n'y a qu'un arbre, de voir du sable sur le pantalon du comédien qui dépoussière son vêtement, la télé, elle, reste collée à la réalité, et les comédiens ne doivent jamais l'oublier. Même *La Petite Vie*, dont l'absurdité des situations n'est pas celle du quotidien, a une cuisine comme décor, représentation du milieu le plus réel, le plus quotidien du téléspectateur. Par définition, le public de théâtre accepte de «*travailler*».

«*Alors que le théâtre, dit Nadon, est le lieu de l'acteur, qui organise le regard du spectateur ni plus ni moins, la télé est le royaume de la technique.*» Le comédien, tout le monde vous le dira, a bien peu de pouvoir sur la production finale d'une émission de télévision. Guy Nadon se souvient encore de la relation qu'il avait développée avec Michel Dumont, sur le plateau du téléthéâtre *La Corde* en 1976 et dont le duo était passablement fier. La surprise fut donc totale lorsque Nadon, regardant l'émission télé, ne vit rien de tout cela. C'est pourtant simple: nos deux acteurs développaient leurs attitudes géniales lorsque la caméra regardait ailleurs... Mais l'un et l'autre ont beaucoup joué depuis. Nadon est dans *Urgence* et on le voit cette semaine dans *Les Bâtisseurs d'eau*; on le retrouvera également l'an prochain dans *Paparazzi*, dans le rôle d'un pornographe alcoolique et tendre, pour le réseau TVA.

Et il refuse de dire que le registre du jeu télé est limité, qu'il tient à deux, trois émotions tout au plus. «*Pas du tout. Dans Urgence, lorsque je faisais mon pitbull administratif, mon fun était de laisser sentir, à la fin d'une scène que je n'étais pas dupe de ce que je venais de faire. Une manière de laisser passer quelque chose de contradictoire.*» Cela dit, il faut résister à la tentation de «*donner des coups de barre trompeurs*», de montrer un aspect surprenant d'un personnage sans crier gare.

La préparation du comédien télé n'a rien à voir avec les 100 heures de répétition qu'un rôle au théâtre requiert. Pour un rôle au petit écran, le

VOIR PAGE B 2: NADON

LES ARTS



Le Festival des films sur l'art, pour sa soirée d'ouverture de mardi prochain, met de côté le sérieux et l'académisme pour lancer le documentaire québécois *Anatomie de Tarzan d'Alain d'Aix*, survol d'un siècle de fantasmes littéraires, cinématographiques et bédéiques inspirés par des aventures de l'homme singe.



TOUTES LES COUTURES DE TARZAN

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Quarante-huit longs métrages, vingt-sept romans, plus de cent épisodes télévisés, une foule de bédés et de magazines, 164 fanzines, sans parler des objets dérivés, des parodies, des tarzanes nées comme Eve de la côte d'Adam. S'élançant sur sa liane, poussant son cri de guerre, muscles et pagne en majesté, le maître blanc d'une Afrique noire est un des héros-cultes du siècle.

Il en a fait rêver du monde, ce Tarzan, depuis le jour béni de 1912 où Edgar Rice Burroughs lui donna naissance en écrivant l'histoire d'un enfant de l'aristocratie anglaise recueilli par les singes en Afrique, élevés par eux, puis se colletant aux hommes. L'écrivain américain né à

VOIR PAGE B 2: TARZAN



L'auteur américain Edgar Rice Burroughs ne s'attendait pas à ce que son *Tarzan of the Apes* soit si populaire partout sur la planète

Chrysanthème

du 28 février au 27 mars 1997

de
Eugene Lion
traduction et mise en scène
Guy Beausoleil

avec
Pierre Curzi,
Marie-Hélène Gagnon,
Stéphane F. Jacques,
Jacques Lavallée,
Roger Léger,
Isabelle Miquelon,
Gilles Pelletier

Pièce d'espionnage
pour maniaques et
autres enragés

théâtre d'aujourd'hui

LE COEUR DE LA CRÉATION QUÉBÉCOISE

RESERVATIONS 282-3900

3900, rue St-Denis, Métro Sherbrooke

NADON «Le champ du discours c'est le téléroman.»

SUITE DE LA PAGE B 1

comédien lit habituellement le texte une première fois, en groupe, avant de recevoir, par un beau matin, un horaire de travail avec l'ordre d'enregistrement des séquences. Guy Nadon apprend ses scènes trois ou quatre jours à l'avance. De manière à être automatiquement prêt lorsque le «on tourne» sera pour lui. «*Tout se fait très rapidement.*» Il faut que le cure-dents

du maître dynamiteur soit placé du bon côté.

Souvent, la relation avec le réalisateur se limite à un strict minimum, ce dernier étant beaucoup trop occupé à mettre au point les détails techniques considérables de la production. Ce n'est pas pour rien que les réalisateurs et les producteurs s'appuient souvent sur des comédiens qui ont vu neiger et qu'il n'est pas besoin de diriger de manière trop intense.

Au contraire, au théâtre, metteur en scène et comédien ont énormément de travail à accomplir. Et Guy Nadon ne donne pas l'absolution à tout le monde. «*Le théâtre, c'est comme le Jardin botanique, il n'y a pas deux plantes ou deux arbres semblables; ainsi, il y a des metteurs en scène qui manquent de simplicité, et d'autres qui sont modestes et laissent l'acteur se déployer. Certains metteurs en scène veulent régler les acteurs comme des marionnettes. Heureusement, ils ont le bonheur de ne pas m'embaucher. Et c'est bien car je les enverrais au diable. Je me sens comme un pilote de Formule 1; je connais la conduite et une fois que l'ingénieur a tout réglé, je n'aime pas qu'il me dise comment respirer dans le tournant.*»

Pour Guy Nadon, il ne fait aucun doute que le comédien qui parle de sa «carrière», dans le sens où il aura un plan de carrière, se leurre. «*Brad Pitt a une carrière, pas moi.*»

En d'autres termes, au Québec, les comédiens pratiquent un métier; il s'agit d'une question démographique. Ils font de la pub, du doublage, du théâtre, du cinéma, de la télé. Sans faire la fine bouche.

«*Divers métiers, divers rôles, tout ça peut être tout aussi excitant. Il s'agit de bien cibler les objectifs et de se préparer en conséquence.*» La présence d'un comédien à la télé est également une question de chiffres: environ 12 000 personnes peuvent voir une pièce de théâtre présentée 30 fois alors que plus d'un million de téléspectateurs peuvent voir une télé-série ou un téléroman.

C'est d'ailleurs à cette dernière enseigne que Guy Nadon a fait ses classes, dans les derniers épisodes de *Rue des Pignons*. Il y jouait un jeune chômeur. «*Je vous en apprendis, n'est-ce pas*», lance-t-il, en sirotant un espresso assis dans un café situé tout près du théâtre du Rideau Vert, rue Saint-Denis. Au cours des dix dernières années, sa présence au petit écran a été régulière, avec une intensification toute récente. Son explication? «*Ma face a rejoint ma voix.*» En bref, l'ensemble de sa personne convient désormais mieux à sa voix, qui fut toujours grave. «*Parfois, le champ du discours c'est le téléroman.*»

D'ailleurs, certains des plus grands acteurs anglais n'ont-ils pas joué, et beaucoup à la télévision, par exemple Ben Kingsley et David Suchet.

TARZAN Alain d'Aix n'était pas «Tarzanophile»

SUITE DE LA PAGE B 1

Chicago ne s'attendait pas à ce que son *Tarzan of the Apes* soit traduit en quarante langues et lu par 35 millions de personnes. Comme il ne s'attendait pas non plus à poursuivre son histoire de livre en livre, tant le public planétaire s'en délectait.

Tarzan, c'est le mythe de l'homme libre et courageux, capable de vivre en harmonie avec la nature et de la dominer, c'est le *macho macho man*, le vrai mec qui vole au secours de sa Jane chaque fois qu'un alligator ou un lion menace la belle, ce sont les souvenirs de jeunesse de tous ceux qui ont vibré aux exploits de Johnny Weissmuller et de Maureen O'Sullivan, les Tarzan et Jane les plus célèbres du cinéma.

Le héros sans peur et sans reproche méritait bien ce documentaire que Gérard Le Chêne (alias Alain d'Aix, son nom de cinéaste) lui consacre. Film ludique et éclaté explorant les mille avatars du musclé de la jungle au cri guttural, rencontrant ses fans et les spécialistes de l'œuvre, les dessinateurs, les stars de cinéma qui l'ont incarné, enregistrant les réactions qu'il suscite aujourd'hui comme hier. «*Tarzan venait tous les quinze ou vingt ans, porté par de nouvelles valeurs*», précise le cinéaste.

Tarzan fascine, Tarzan révolte parfois, Tarzan amuse. Alain d'Aix en parle comme d'une auberge espagnole où chacun y trouve ce qu'il y a apporté. «*Chacun possède son Tarzan à lui.*»

Paternalisme colonisateur

Depuis sa naissance littéraire, il subi bien des métamorphoses, l'homme-singe. Attaqué au cinéma au cours des années 30 pour nudité et immoralité, lui et Jane, ou plutôt ses interprètes Johnny Weissmuller et Maureen O'Sullivan ont été rhabillés, interdits de relations sexuelles et condamnés à faire chambre à part à l'écran pour obéir à la pudibonderie nationale. Aujourd'hui, Jane est plus libérée, Tarzan moins paternaliste avec les Noirs, sa vocation écologiste mise en exergue. «*Au début du siècle la nature était menaçante*, remarque Alain d'Aix. *Aujourd'hui, elle est menacée.*» Le héros s'adapte.

Dans l'œuvre de Burroughs, Tarzan avait appris à parler quatre langues. Dénaturé au cinéma, très tôt il perd l'usage de la phrase ciselée, lançant un mal assuré mais désormais célèbre: «*Moi Tarzan, toi Jane*» et ne progressant jamais dans son langage petit nègre. Bo Derek érotisa Jane sans laisser d'empreintes indélébiles. Il faudra le *Greystoke* de 1984 mettant en scène Christophe Lambert pour retrouver la fidélité à l'œuvre de Burroughs, présente il est vrai dans la toute première adaptation muette de 1917.

Alain d'Aix n'était pas «Tarzanophile» au départ. Il avait rencontré le héros de la jungle surtout à travers le roman de Burroughs. Mais son travail à Vues d'Afrique, événement culturel qu'il dirige — sous son vrai nom Gérard Le Chêne —, et plusieurs de ses précédents documentaires sur la condition noire, le portait à interroger le mythe de l'homme blanc, roi de la jungle, d'ailleurs attaqué par plusieurs Noirs américains qui voient en lui (avec raison) une figure insoutenable de paternalisme colonisateur.

De son vivant, Rice Burroughs était regardé de haut par l'élite littéraire qui le trouvait trop populiste, quasi inculte. Le film entend rendre à César ce qui est à César, louer sa connaissance des langues anciennes, le latin et le grec qui ont servi à baptiser les animaux. Numa le lion porte le

nom d'un empereur romain, Kala la guenon et mère adoptive du héros signifie «belle» en grec. «*Mais Burroughs n'avait jamais visité l'Afrique. Il a placé un tigre dans le premier livre, animal absent du continent. Le romancier n'a pas prétendu faire œuvre réaliste. Tout le monde sait qu'un enfant sauvage ne peut se développer seul et apprendre à lire et à écrire sans professeur. Son Tarzan était une fable et Rice Burroughs s'y montrait très influencé par les théories de Darwin sur l'évolution des espèces.*»

L'écrivain, un peu comme Conan Doyle prisonnier de son populaire Sherlock Holmes, ne pouvait plus se débarrasser de Tarzan, qui lui apportait la fortune, mais dont il était fatigué d'écrire la vie, tome après tome. Mais il faut ce qu'il faut. Mort en 1950, Burroughs eut le temps de voir se métamorphoser son Tarzan et de protester contre les infidélités cinématographiques diverses, dont un grand nombre d'adaptations de pacotille, ne valaient — même au plan artistique — pas grand-chose.

Le personnage de Tarzan révolutionna en 1929 la bande dessinée à travers les illustrations de Burne Hogarth, première bd réaliste de l'histoire, première aussi à faire éclater les petits carrés en une composition sans limite à travers une jungle en folie. «*Tous les illustrateurs ont mis en image un jour ou l'autre l'homme-singe*», estime Alain d'Aix.

Son enquête sur Tarzan, qui lui apparut passionnante, l'a conduit en France, aux États-Unis. A Paris, il a interviewé Francis Lacassin — une encyclopédie vivante sur Tarzan —, dans le royaume californien de Tarzana rencontré le petit-fils de l'écrivain, Danton Burroughs, qui perpétue la mémoire de l'aïeul, à l'Université de Louisville, devisé avec George McWerther, un incolable sur l'homme-singe ayant créé la Edgar Burroughs Memorial Collection. Interviews avec Maureen O'Sullivan âgée de 86 ans, avec Peter Elliott spécialiste des rôles de singes ayant appris les modes de communication animale, avec Picha le Belge dont les dessins animés satiriques Tarzoon, la honte la jungle lui valut un procès: le film a voulu explorer le mythe sous toutes ses facettes.

O'Sullivan plonge nue

«*L'enfer fut dans l'obtention des extraits cinématographiques*, explique le documentariste après survol de l'aventure Tarzan. *Quand une petite maison de production québécoise s'adresse aux multinationales, elle est bien peu de choses. Mais on a eu une obstination de moule sur son rocher.*» Un des tours de force de l'équipe fut de mettre la main sur la séquence censurée de *Tarzan and his mate* de 1934 où Maureen O'Sullivan plonge nue dans la rivière. «*On l'a finalement obtenue à travers un ensemble de documents, de manière un peu détournée.*»

Cette fameuse séquence, retirée du film après avoir subi une volée de bois vert, fut à l'origine des transformations du couple en monsieur et madame vertu, devenus décents, dont le bébé sera adopté parce qu'il n'est pas question de laisser entendre qu'ils aient couché ensemble.

Tarzan n'est pas mort. En témoigne la série télévisée (médiocre) que présente actuellement YTV. *Greystoke II* va bientôt voir le jour en Australie, Walt Disney se prépare à faire triompher Tarzan du *Roi Lion*.

Quant à *Anatomie de Tarzan*, le documentaire d'Alain d'Aix, il sera présenté mardi lors du Festival des films sur l'art au Musée des beaux-arts, à 19h30 puis le lendemain mercredi 12 mars à 19h, ainsi qu'au cinéma ONF le vendredi 14 mars à 20h. Mais Canal D le programme aussi au petit écran, le dimanche 16 mars à 21h.



8 mars

en collaboration avec l'UNECQ
Littérature en direct avec
Nicole Brossard
Christiane Duchesne
Geneviève Letarte
et Lise Vaillancourt

chorégraphe
Lucie Grégoire

interprètes
Hélène Mercier
Gaétan Verril
Lucie Grégoire

photo: Angelo Barzetti

Lucie Grégoire Danse
La douceur du ciel

Après le spectacle:
13 et 14 mars: Dessins en direct.

6-7-8-13-14-15
mars 1997 à 20 h



L'AGORA DE LA DANSE
BANQUE LAURENTIENNE

840, CHARRIER
MÉTRO SHERBROOKE
525-1500
ADMISSION: 790-1245

Sam ed i

Québec plein écran 19h³⁰

Anne-Marie Dussault reçoit Arlette Cousture avec qui elle traite de l'holocauste.

Samedi C 20h³⁰

La Liste de Schindler

Pendant que le sang des Juifs coulait dans les rues de Cracovie, en Pologne, le champagne coulait dans les soirées d'Oskar Schindler. Ami des Nazis, Schindler faisait fortune. Pourquoi donc a-t-il risqué sa vie pour sauver celle de 1100 Juifs?

Ne manquez pas *La Liste de Schindler*, le chef-d'œuvre de Steven Spielberg.

CHRYSLER CANADA

Télé-Québec
VOYEZ LOIN

LES ARTS

Cherchez l'erreur

Pour faire deux de nos beaux dimanches, la télévision de Radio-Canada a acheté d'une maison privée appelée Poly-Productions un «documentaire sur ceux et celles qui ont vécu leur jeunesse entre l'Expo et les Jeux olympiques», donc entre 1967 et 1976. Pas de doute, je suis une de «celles», c'était exactement la décennie de ma vingtaine. Je me suis narcissiquement installée devant *Les Enfants d'un siècle fou*.

Cherchez l'erreur. A l'écran ont défilé les Denis Bachand, Robert Blondin, Serge Cabana, Robert Charlebois, Claude Charron, Noël Chevrier, Jim Corcoran, Claude Dubois, Alain Dubuc, Raoul Duguay, Jean Dussault, Jean-Pierre Ferland, Serge Fiori, Pierre Flynn, Louise Forestier, Danièle Gagné, Benoît Garneau, Yves Laferrère, Alain de LaFontaine, Christian Lamontagne, Céline Martel, René Pelletier, Michel Rivard, Marcel Sabourin, Marie-Claire Séguin, Richard Séguin, Michel Tremblay, Denis Vanier. J'espère n'avoir oublié personne, je les ai présentés en ordre alphabétique et non en ordre d'entrée en scène. Vingt-quatre garçons et quatre filles. Au moment où j'allais écrire ce texte pour m'étonner du sexe de la nostalgie (un 8 mars, ça tombe bien!), notre journaliste Paule des Rivières rappelait, dans sa chronique radio-télévision, que le producteur, M. Brochu, avait candidement reconnu avoir interviewé beaucoup plus de femmes durant le travail de

reportage; mais il avait rejeté les entretiens au montage parce qu'elles étaient «trop critiques» de l'époque qu'il avait voulu canoniser. Et Radio-Canada, bonne poire, a acheté ça à titre de «documentaire».

Qu'est-ce qu'elles auraient pu dire de si terrible qui aurait écorché les chastes oreilles des auditeurs d'aujourd'hui? Je l'imagine aisément. Qu'elles ont eu du plaisir, elles aussi, à casser les tabous, à s'éclater de musique, à vivre d'amour libre et d'eau fraîche et parfois d'un peu d'herbe défendue. Mais que dans les communes de la campagne ou des villes, elles faisaient la cuisine et le café, elles cardaient et filaient la laine des vestes de mouton de leurs compagnons, elles collaient les enveloppes contenant leurs communiqués contestataires, elles accouchaient de leurs enfants pour ensuite les élever seules, elles servaient souvent de matelas à une révolution sexuelle à sens unique. Et que, pendant que le garçon se débrouillait pour trouver l'argent du hash ou du voyage en Inde, la fille se débrouillait pour trouver l'argent de l'avortement clandestin. Qu'il y eut donc, cela se dit aussi il me semble, de l'angoisse et une part de malheur à avoir vingt ans, il y a trente ans.

Ce documentaire trompeur, c'est une claque au visage de toutes celles qui croyaient en avoir fini avec la mâle possession tranquille de l'histoire. Depuis toujours, la dé-

finition des âges d'or a correspondu aux ères de confort masculin. Qu'on regrette l'intelligence rayonnante de la Grèce antique, le raffinement hédoniste des sultans, les rudés exploits des découvreurs d'Amérique ou la solide éducation des cours classiques, les meilleures époques, celles qui font saliver l'âme et pleurer la mémoire, on ne peut les exalter qu'en refusant de s'encombrer de considérations sur le sort des femmes. Je n'aurais toutefois jamais cru qu'en 1997 on nous ferait encore le coup de créer, à l'intention des enfants d'aujourd'hui, un nouveau mythe, un nouvel âge d'or fondé sur ce même modèle, avec la même recette. Un grossier montage de l'histoire où on donne à croire que tout allait mieux quand nous nous fondions dans le décor, quand nous nous contentions d'être des membres de la chorale, de charmantes parturientes et de gentilles partenaires interchangeables sans faire d'histoire. C'est ça le message unique de M. Brochu, qui a fait taire les filles et les a symboliquement expédiées à la poubelle de leur jeunesse.

Il n'y a pas que les filles, d'ailleurs, qu'il ait ainsi radiées des mémoires. Ceux que vous avez vus défilés à l'écran étaient pour la plupart des étudiants, j'en ai connu plusieurs, nous étions la minuscule frange privilégiée d'un Québec qui commençait à peine à aller à l'école. S'ils s'amusaient tant dans les îles de l'Expo, ces joyeux drilles, c'est qu'ils étaient libres d'y travailler l'été tandis que l'immense majorité des jeunes de leur âge trimait déjà dans les manufactures et n'aurait pas osé rêver d'un voyage en

Europe ou en Californie, même avec un sac à dos et en dormant dans les auberges de jeunesse. Certes, les ruptures et les libérations des uns ont lentement amené les ruptures et les libérations des autres, les valeurs ont changé, les «avant-gardes» ont été utiles. De là à leur élever un monument pour avoir eu la chance d'être au bon endroit au bon moment et d'y avoir fait la fête...

On s'étonnera ensuite de ce que les enfants d'une fin de siècle sage succombent si aisément à la déprime. Quand la télévision publique donne sa caution à une censure aussi délibérée de la réalité, qu'on appose le label «documentaire» au travail d'un monsieur qui triture le matériau et fait passer pour la jeunesse entière une infime fraction d'une moitié du monde et qu'on confirme ainsi le supposé immense bonheur d'une génération qui ne leur en a rien laissé, l'écart et l'hostilité se creusent, grâce au mensonge et avec lui.

Tiens, chacun sa nostalgie, je m'ennuie de l'Office national du film. Je suis convaincue qu'un projet de documentaire sur «les enfants d'un siècle fou», s'il avait été conçu dans des lieux soucieux des valeurs et des responsabilités du genre et non dans les officines de prospecteurs de marché prompts à jazer la réalité pour mieux la vendre aux obsédés de la cote d'écoute, aurait été infiniment plus intelligent. Et aussi que les deux douzaines de gars, dont je sais bien qu'ils n'y sont pour rien dans l'image de radoteux du bon vieux temps dont on les a affublés au montage, s'en seraient mieux tirés.



Lise Bissonnette

MUSIQUE

L'inflexible Marcel Landowski



Marcel Landowski

ERIC MAHOUEAU

Les défenseurs de la musique dite contemporaine sont nombreux à honnir Marcel Landowski pour ses positions jugées «réactionnaires». À 80 ans passés, fort de trois Victoires de la musique en deux ans, le compositeur français de passage à Montréal continue sa croisade pour une musique qui soit affaire de cœur plutôt que de tête et pose la grande question: que restera-t-il de ce siècle en musique?

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

«Le pianiste Arthur Rubinstein dinait un soir avec des dames très snobs qui parlaient avec admiration de tel et tel compositeur de musique contemporaine, cette musique écrite selon une organisation rationnelle et volontariste. Tout bonnement, il leur demanda: vous ne voudriez pas m'en siffler un air?»

L'anecdote est racontée par Marcel Landowski, qui en rajoute. «A Vienne, on sifflait des airs de Mozart dans les rues. Quelle musique remporte un grand succès aujourd'hui? Le rock, le populaire et le jazz. Quel est le compositeur de notre temps? La leur, et non celle de compositeurs contemporains qui ont tenté d'inventer une nouvelle grammaire musicale. En science comme en arts, on n'invente rien, on découvre.»

Ici se trouve résumée toute la pensée du compositeur dont la nomination par André Malraux en 1966 au ministère des Affaires culturelles chassa Pierre Boulez, par dépit, de France. De cette guerre qui culmina dans un acerbe article écrit par Pierre Boulez dans *Le Nouvel Observateur*, Marcel Landowski dit avoir conservé une «grande tristesse».

«Avec Pierre Boulez, ce n'était pas une guerre esthétique mais une guerre de pouvoir. Quand André Malraux, ministre des Affaires culturelles de 1958 à 1969 - m'a choisi, c'était pour animer la vie de la musique de tout un peuple, pas celle de quelques salons parisiens et ghettos.»

Démocratiser la musique

Autant sa nomination a pu déplaire à certains, autant son action est aujourd'hui incontestable. Pendant ces dix ans où Malraux (et Chirac après lui) lui confia le mandat de sortir la France de son désert musical, Marcel Landowski sema dans l'Hexagone conservatoires, orchestres et fes-

tivals. «Quand je suis entré en fonction, il y avait à Paris neuf écoles municipales de musique. Quand je suis parti, il y en avait 300. Et aujourd'hui, clame-t-il fièrement, chaque village le moins important compte son école de musique.»

Son mandat original était plutôt vague: élaborer une politique d'enseignement musical. «Moi, j'ai dit: très bien, mais on n'enseignera pas la musique pour faire des chômeurs.» Jamais n'a-t-il non plus perdu de vue son grand objectif de démocratiser la musique, de la rendre accessible à toutes les classes sociales et non plus aux seules élites.

D'un côté, donc, il fallait multiplier les conservatoires — quelque deux millions de Français les fréquentent aujourd'hui; de l'autre, fonder ou préserver les institutions musicales. La fondation de l'Orchestre de Paris en 1967 puis de l'Opéra Studio, c'est Marcel Landowski. La consolidation des théâtres lyriques en province, la rénovation de l'Opéra de Paris puis du Théâtre musical de Paris Châteauneuf, c'est encore lui, aujourd'hui chancelier du prestigieux Institut de France, qui regroupe les cinq grandes académies.

Marcel Landowski reconnaît qu'André Malraux n'entendait pas grand-chose à la musique. C'est quand même lui, inévitablement, que l'on attaquait, à la Chambre des députés, sur l'état pitoyable de la vie musicale du pays. «Je me souviens encore de sa réponse. Malraux s'était exclamé: "Vous ne m'avez quand même pas attendu pour ne rien faire pour la musique en France!"»

Vague sur la nature du mandat confié à Marcel Landowski, Malraux lui donna le feu vert dès la création de l'Orchestre de Paris. «A la répétition générale, je lui avais dit: "Vous ferez bien un petit discours pour les musiciens et pour [le maestro] Charles Münch?" Ses seuls mots fu-

rent, l'index en l'air: "Messieurs, pour la France, je vous remercie!"»

En 1977, Jacques Chirac, dès son élection à la mairie de Paris, fait lui aussi appel à Landowski pour créer et diriger la Direction des affaires culturelles de la Ville lumière. «Pendant toutes ces années, j'ai été infidèle envers ma musique», regrette un peu Marcel Landowski.

Parce que cet animateur de la vie musicale française se voit d'abord et avant tout comme un compositeur. Seulement, pendant toutes ses années de grand argentier et de donateur de subventions, il a fait taire sa musique, par obligation morale. «Comment aurais-je pu donner de l'argent à un directeur d'opéra qui aurait monté mes œuvres?»

Poèmes symphoniques, opéras, oratorios, musiques de films, opéras pour enfants, concertos: Marcel Landowski a beaucoup écrit. Il ignore ce qu'il restera de ses pièces, mais il peut dresser sans mal la liste de ses préférées. «Je suis particulièrement content de ma première symphonie, *Le Fou*, de mes opéras *Montségur*, *Galina*, de *Leçons de ténèbres* et de *La Messe de l'Aurore*.»

Approcher l'éternité

Aux Victoires de la musique, en 1996, en plus de recevoir un vibrant hommage, Marcel Landowski a aussi décroché un trophée pour un quart de cordes. Cette année, il en a rafflé un autre pour son concerto pour violon. «Ça fait d'autant plus plaisir que ces honneurs sont décernés par le public.»

Malgré son âge avancé, Marcel Landowski dit continuer de «projeter vers le futur plutôt que vers le passé». Il prépare une œuvre sympho-

nique pour le 700e anniversaire de la principauté de Monaco, et un grand projet pour les Virtuoses de Moscou et leur fondateur, le violoniste et maestro Vladimir Spivakov.

Arrière-petit-fils du violoniste et compositeur Henri Vieuxtemps et fils du sculpteur Paul Landowski, Marcel Landowski a su très jeune ses ambitions. «Dès l'âge de six ans, je disais que je voulais être compositeur. A douze ans, j'écrivais de petites mélodies.»

Au crépuscule de sa vie, il dit, par sa musique, avoir voulu véhiculer le message qu'«au delà du verbe, de la raison, l'art — et dans mon cas, la musique — apporte non pas une réponse mais une approche de l'éternité.»

Pour ce qui est des conditions matérielles de cette éternité, de toute cette «infrastructure musicale» qu'il a mise en place, il n'est sûr de rien. «On a montré le chemin; aux autres de se battre. Jacques Chirac semble convaincu du nécessaire équilibre dans l'éducation entre les disciplines de l'intelligence et de la sensibilité. Mais on est encore loin de l'Allemagne, de l'Autriche ou de l'Angleterre. Encore aujourd'hui, en France, les rythmes scolaires — trop d'heures de cours par jour, pas assez de jours par année — pensent d'abord au professeur plutôt qu'à l'enfant.»

L'Orchestre de chambre montréalais *I Musici* et les Chanteurs d'Orphée, sous la direction de Yuli Turovsky, interpréteront, en première audition nord-américaine, deux œuvres de Marcel Landowski (*Adagio Cantabile* et *Leçons de Ténèbres*) à la salle Claude-Champagne ce soir à 20h.

BILLETS EN VENTE AUJOURD'HUI À MIDI

Liza Minnelli
EN SPECTACLE

Mettant en vedette le
Cortés Alexander Trio
avec orchestre

Directeur musical
Bill La Vorgna

18-19-20 juin

Réervations téléphoniques seulement
Admission
790-1245 ***fogel
ou 1-800-361-4595 sabourin

Une quantité limitée de billets disponibles au guichet du Casino. Le prix du billet comprend spectacle, repas, stationnement intérieur réservé, vestiaire, taxes et pourboire. 4 billets par personne maximum.

CASINO de MONTREAL

MÉLOMANE: Personne qui aime la musique avec passion.
(Le Petit Robert)

INVITATION À LA MÉLOMANIE
Une série de huit cours d'initiation à la grande musique

Approche dynamique basée sur l'écoute
Documentation abondante fournie
Claudio Ricignuolo
de l'Orchestre Métropolitain
Coût: 200 \$

Séances d'information gratuites
Renseignements: 385-5015
SESSION DE PRINTEMPS
Montréal et Rive-Sud

Les Radio-Concerts
du Centre Pierre-Deladeau

**«Le Turtle Island String Quartet...
Authentique et passionné...»**
— Yo Yo Ma

«Une précision impeccable...»
— New-York Times

Le 17 mars — Une seule représentation : 987-6919

15^e FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

DU 11 AU 16 MARS 1997 MONTREAL
INFO FESTIVAL 874-1637

CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE
Théâtre Paul-Desmarais
1920, rue Baile

CINÉMA ONF
1564, rue Saint-Denis

GOETHE-INSTITUT
418, rue Sherbrooke Est

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN
Salle Beverly Webster Rolph
185, rue Sainte-Catherine O.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
Auditorium Maxwell Cummings
1379, rue Sherbrooke O.

Vous pouvez aussi nous joindre sur la toile électronique : <http://www.maniacom.com/fifa.html>

ARTS
CINÉMA

Flou littéraire

SWANN
De Anna Benson Gyles. Avec Brenda Fricker, Miranda Richardson, Michael Oatkean, John Neville, David Cubitt, Sean McCann, Sean Hewitt. Scénario: David Young. Image: Gerald Packer. Musique: Richard Rodney Bennett. Canada, Grande-Bretagne, 1996, 96 minutes. Au cinéma du Parc.

MARTIN BILODEAU
Coproduct par le Canada et la Grande-Bretagne, Swann se présente d'abord comme une intrigue ayant pour toile de fond la violence familiale et la rupture du passé, dominée par un duo de comédiennes de prestige, qui prêtent leurs traits à deux femmes, sortes de rat des villes et de

rat des champs, que leurs vies divisent mais que leurs sensibilités rassemblent. Là s'arrête la comparaison avec Dolores Claiborne, un film autrement plus macabre.

Et moins littéraire, puisque c'est la poésie de Mary Swann qui est au centre de ce film. Sauvagement assassinée par son époux qui s'est ensuite donné la mort, Swann, sentant venir la fin, a confié ses poèmes à son amie Rose (Brenda Fricker) qui les fera publier, sans toutefois que ceux-ci obtiennent davantage qu'une reconnaissance confidentielle. Sarah (Miranda Richardson), une auteure de best-sellers, décide néanmoins que son prochain roman aura pour sujet la vie de Mary Swann. Quelques séjours faits à Nadeau, dans le sud de l'Ontario — théâtre du drame et lieu de résidence de Rose — rapprochent les deux femmes. Les souvenirs de Rose resurgissent à mesure que l'écrivaine se fera pressante, notamment au cours d'un symposium consacré à la poésie de Mary Swann, où le mythe et la vérité s'affronteront brutalement.

La cinéaste britannique Anna Benson Gyles a adapté avec beaucoup d'empressément le roman de l'Américaine (naturalisée Canadienne) Carol Shields, le plongeant dans une belle lumière crépusculaire qui convient à cette intrigue où le jour et la nuit s'affrontent. Le roman mettait en perspective la rencontre des deux femmes, alimentée par les personnages qui gravitent autour d'elles. Ici, ces figures sont presque absentes, ou du moins simplifiées à l'extrême. Ainsi, l'intrigue pourrait se passer des amants de Sarah (Michael Oatkean et David Cubitt), de l'amoureux de Rose (Sean McCann), du professeur opportuniste (Sean Hewitt) et de l'éditeur aux arguments péremptifs, des personnages aux fonctions strictement mécaniques.

Dans le même ordre d'idées, les nombreux petits détails de l'histoire (le fibrome de Rose, les ennuis domestiques de sa voisine, les querelles sentimentales de Sarah, ses démêlés avec son éditeur et le vol de son ordinateur) sont abordés dans le cadre d'un scénario mal focalisé, qui transforme en anecdotes dérangeantes ces instants destinés à se greffer au noyau dur de l'intrigue, à l'éclairer ou à le complexifier davantage. Même si l'intrigue reste toujours précise et pertinente, tous ses petits détonateurs ne sont que des pétards mouillés qui détournent les spectateurs de l'essentiel.

C'est d'autant plus dommage que le duo d'actrices, fort bien choisi, annonce une puissance dramatique exceptionnelle à ce suspense en forme de voyage intérieur. La réalisatrice a cependant forcé leurs traits pour marquer leurs différences; à tort puisque Sarah, le personnage qu'incarne Miranda Richardson, d'allure impeccable à bord de sa décapotable, paraît trop superficielle et urbaine pour s'intéresser à la poésie d'une campagnarde. La Rose que campe Brenda Fricker, par contre, sonne plus juste; ses insupportables obsessions, sa naïveté rurale et son bon sens inné constituent le sel de cette intrigue. Ce personnage, de loin le plus fouillé, s'interpose entre sa défunte amie et les vautours qui veulent (symboliquement) profaner sa tombe; entre les écrits qu'il faut diffuser et l'existence dont il faut protéger la mémoire, c'est toute la question de l'intimité dans la mort que pose la réalisatrice Anna Benson Gyles. Avec de grandes maladresses et quelques petits moments d'intense lucidité.



Emmanuelle Turgeon, l'un des jeunes héroïnomes qui livrent un témoignage dans le film d'Anne Claire Poirier, Tu as crié let me go.

Ça n'arrive pas qu'aux autres

TU AS CRIÉ LET ME GO
Documentaire d'Anne Claire Poirier. Texte: Anne Claire Poirier et Marie-Claire Blais. Image: Jacques Leduc et Pierre Mignot. Musique: Marie Bernard. Au Cinéplex Centre-Ville.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Le sujet est poignant, et le projet difficile. Anne Claire Poirier, en réalisant un film dans le sillage de la mort de sa propre fille assassinée après une dérive dans la prostitution et l'héroïne, effectuait un acte courageux qui mérite qu'on lui lève notre chapeau. Les mythes, les préjugés sont légion en la matière, et la douleur qui entoure une telle tragédie est certainement inguérissable. Anne Claire Poirier veut éveiller les consciences, surtout celles des nantis, briser le silence qui entoure la présence de la drogue dans les beaux quartiers, là où le silence se fait plus opaque.

Mais la cinéaste de Mourir à tuer, prise dans un drame personnel qui rappelle jusqu'au malaise son œuvre, a quand même réussi à prendre une distance face au thème, distance en partie esthétique, grâce à l'usage de ce noir et blanc si poétique, qui baigne tout le film d'une atmosphère quasi irréelle, avec une nuance de respect et de majesté que la couleur trop criarde aurait dilués. Distance aussi, parce que l'histoire même de sa fille Yanne (dont nous ne verrons jamais le visage) n'est pas vraiment développée. Si ce n'est par le texte, la lettre d'amour d'une mère adressée à sa fille morte, qui viendra comme un fil d'Ariane porter le propos, encercler les témoignages, lier les paroles des autres. Ce texte beau, lyrique, écrit en collaboration avec Marie-Claire Blais, est une litanie de souvenirs, de regrets, d'appels à une compréhension supérieure, à un amour transcendant la mort. Distance également, parce qu'au delà de son cas personnel si tragique, Anne Claire Poirier est allée interroger des jeunes héroïnomes, des spécialistes, des thérapeutes de rue, des parents éplorés, en dépassant le cadre du moi.

Tu as crié let me go est donc un amalgame de points de vue, avec en refrain ce texte qui circule sur des images souvent magnifiques, dans les rues, un cimetière, une église, des travellings impressionnants. Ce texte lancinant, au lyrisme parfois un peu outré mais émouvant, constitue d'ailleurs la partie la plus forte du film, la plus poignante. Du côté des interviews, certaines sont particulièrement percutantes. On pense aux témoignages des jeunes héroïnomes, celle d'Emmanuelle Turgeon, si intéressante parce que s'y dévoile le côté ludique de l'héroïne, cette quête d'une vie vécue à la cinquième vitesse, quasi envolée. Car le film a le mérite de ne pas uniquement cogner sur les héroïnomes mais de comprendre que la société n'offre aux jeunes que des idéaux étriqués et que la drogue est à sa manière, bien que

et parce qu'elle jongle avec la mort, une quête d'absolu. Même les spécialistes, médecins thérapeutes rencontrés pour les besoins du film, ont été triés sur le volet par la cinéaste qui fait s'exprimer des gens ouverts, lesquels ont mis leurs préjugés de côté et se mettent à l'écoute. Les parents dévoient surtout une impuissance. Le témoignage de Dan Bigras, dont le frère a péri par la drogue, apporte un son de cloche de l'intérieur. Après tout, il connaît la musique, comme on dit. Mais le film s'adresse surtout à un public qui a peu fréquenté le monde de la drogue, qui n'est pas sorti souvent dans la rue. Le fait que ce soient des nantis qui s'expriment, des enfants de nantis qui soient en cause rend un son de cloche assez élitiste. Choix de cinéaste d'ailleurs, mais qui fait perdre une certaine universalité au propos.

On trouvera les déclarations des spécialistes trop nombreuses, alourdissant un peu le film, surtout dans le dernier segment. Peut-être la partie narrative eût-elle gagné à prendre

plus d'importance, car c'est elle qui soutient surtout l'émotion. Et peut-être eût-elle permis une plongée plus profonde dans la psyché d'Anne Claire Poirier. La cinéaste s'est protégée, ne s'est pas entièrement livrée. Mais peut-on le lui reprocher?

Cela dit, Tu as crié let me go est un film généreux, sensible, sur un sujet très difficile à traiter. Et Anne Claire Poirier est parvenue à ouvrir les valves qui séparent un monde caché et les bonnes consciences de ceux qui ne veulent pas voir. Techniquement, on ne peut que souligner le travail remarquable de Jacques Leduc à la caméra (et de Pierre Mignot pour les scènes d'icebergs) sans oublier la musique lancinante, vraiment exceptionnelle, de Marie Bernard. Tu as crié let me go, dans son lyrisme douloureux, dans sa beauté visuelle, à travers sa quête d'une vérité qui va au delà du jugement, de la condamnation, ouvre une porte sur une tragédie aux ramifications complexes qui n'arrive pas qu'aux autres.



Anne Claire Poirier est parvenue à ouvrir les valves qui séparent un monde caché et les bonnes consciences de ceux qui ne veulent pas voir.

"Un JULES ET JIM fin de siècle, doux et fort."
YVAN ATTAL
CHARLOTTE GAINSBORG
CHARLES BERLING
Love etc.
un film de marion vernoux
d'après le roman de julian barnes "talking it over"
adaptation scénario et dialogue marion vernoux et dodine herry
13 ANS
CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE
Ven. Sam. Dim. Mar.: 1h30 - 4h00 - 7h10 - 9h20
Lun. Jeu.: 4h00 - 7h10 - 9h20
CITE

"HYPNOTIQUE DANGEREUSEMENT ÉROTIQUE!"
"PARALYSANT! Sérieusement dérangeant!"
"LYNCH EST DE RETOUR, plus noir et insolite que jamais!"
un film de David Lynch
LOST HIGHWAY
VERSION FRANÇAISE
BILL PULLMAN
PATRICIA ARQUETTE
BALTAZAR GETTY
CIBL
16 ANS
CINÉPLEX ODÉON COMPLEXE DES JARDINS
CINÉPLEX ODÉON DAUPHIN
CINÉPLEX ODÉON ÉGYPTIEN
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS
www.lost-highway.com

Voyez la comédie de la décennie!
Un film de Claude Fournier
avec Roy Dupuis Patrick Huard
J'en suis!
Musique originale composée par DAN BIGRAS disponible dès maintenant.
DÈS LE 14 MARS!
16 ANS



Une scène de Swann

La musique russe
La musique russe avec LA GRANDE FANFARE CLASSIQUE sous la direction d'Alain Cazes
Au programme : Chostakovitch, Rachmaninov, Stravinski, Prokofiev, Moussorgski
Le lundi 10 mars 1997 à 20 h 30 Auditorium du Cégep Maisonneuve 2700, rue Bourdonnière Montréal (métro Pie-IX) avec la participation de Michel Brousseau, chef invité
Le mardi 18 mars 1997 à 20 h Salle Claude-Champagne 220, avenue Vincent d'Indy Outremont (métro Édouard-Montpetit)
Premier anniversaire d'une fructueuse collaboration entre le Conservatoire de musique de Montréal et la Faculté de musique de l'Université de Montréal
Entrée libre

JE DONNE, JE CHANGE
Centraide du Grand Montréal 288-1261

LES ARTS

CINÉMA

Aux frontières du réel



Bill Pullman et Patricia Arquette dans *Lost Highway*.

LOST HIGHWAY
Réal.: David Lynch. Scénario: David Lynch et Barry Gilford. Avec Bill Pullman, Patricia Arquette, Balthazar Getty, Robert Blake, Robert Loggia. Image: Peter Deming. Musique: Angelo Badalamenti. Cinéma Égyptien

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

David Lynch, c'est David Lynch, une griffe qui n'appartient qu'à lui, des images-chocs, une caméra sans faille dans son délire, une esthétique de beauté, de sang et de tôle où les voitures sont comme des fusées propulsées vers l'ailleurs. Le cinéaste de *Wild At Heart* et de *Blue Velvet* est un bâton de dynamite dans le cinéma américain. Il s'était quand même égaré avec *Twin Peaks*, moins fort que ses productions précédentes.

Mais Lynch, avec son dernier film, montre qu'il est toujours là et fidèle à lui-même, amarré à une certaine décadence inquiétante, esthétique et résolument fin de siècle.

Lost Highway plonge plus profondément que jamais dans le profond délire. Aussi bien vous préciser tout de suite que le diable entrera en scène, qu'on explorera les métamorphoses du corps et de la psyché humaine et que tout un pan de l'intrigue sera en grande partie incompréhensible. Lynch s'aventure aux frontières du fantastique et du film noir, et le fait avec son style inimitable, mais aussi

certaines incohérences et un rythme inégal.

La première partie constitue pourtant un vrai morceau de choix.

Tout commence sur sa signature avec les lignes jaunes défilant à la fine épouvante sur une autoroute. Puis nous entrons dans l'intimité d'un musicien de jazz (Bill Pullman) et de sa belle épouse Renee (Patricia Arquette) dans leur maison d'un design impeccable. Qu'est-ce qui fait que le climat qui règne entre eux est à ce point oppressant, que le spectateur suffoque sous la tension qui règne entre le couple? Est-ce la musique si étouffante et si efficace d'Angelo Badalamenti? Sont-ce les regards, les frôlements, cette peur tangible, ce danger installé à demeure? Ou est-ce cette espèce de

beauté un peu rétro et très étudiée ici de Patricia Arquette, une actrice capable de toutes les métamorphoses, la sophistication de ses peignoirs, de ses robes, du mobilier high-tech? Lynch, avec presque rien, des détails, des effets mesurés, crée cette atmosphère à couper au couteau et la maintient sur une ligne de haute voltige.

Une vidéocassette, puis deux, laissées sur le pas de la porte, témoignent que quelqu'un s'intéresse à leur maison, la pénètre même, installeront cette montée vers l'horreur, montée propulsée par la rencontre dans une soirée d'un personnage (le diable manifestement) qui fera commettre l'irréparable à l'époux avant qu'il n'aboutisse en prison. Par un jeu de mystérieuses substitutions où des manipula-

tions parapsychologiques entrent en cause, la nature des héros se modifie.

Comment Pete, ce jeune mécanicien (Balthazar Getty), parvient-il à prendre la place du détenu puis à se retrouver à l'air libre, manipulé par un mafioso inquiétant et sa maîtresse (toujours Patricia Arquette), vivant tous deux à leur manière dans les basques des premiers héros? A cette étape de l'histoire, la confusion s'installe et toutes les interprétations peuvent se coller à une intrigue qui nous échappe. La tension baisse d'ailleurs à mesure que les repères se perdent. C'est la faiblesse du film de n'avoir pas su garder la puissance du climat d'oppression qu'il avait su instaurer. On sait qu'il y aura des morts, des séquences de road-movie, de l'horreur larvée ou marquée, mais la magie perd son pouvoir. Il faut dire que certaines pistes sont laissées en suspens. Qu'est-il arrivé lors de la nuit fatale de la substitution? Quel est le secret que l'on cache à Pete comme au spectateur? Le film imposait quelques explications qu'il ne livre pas. Mais grâce à la richesse des images, grâce au langage cinématographique si original et si maîtrisé de David Lynch, à la musique lancinante, malgré ces faiblesses de scénario qui nous plongent dans une grande marmite de confusion, le film parvient tout de même à imposer une intensité, sinon de sens, du moins de forme. Un peu vide et alambiqué tout ça, peut-être, mais quel style!

Manichéisme machiste

SLING BLADE

Réalisation et scénario: Billy Bob Thornton. Avec Billy Bob Thornton, Dwight Yoakam, J.T. Walsh, John Ritter, Lucas Black. Image: Barry Markowitz. Musique: Daniel Lanois. 140 min.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Sling Blade arrive précédé d'une rumeur extrêmement positive. Non seulement Billy Bob Thornton, à la fois réalisateur, scénariste et acteur principal, se retrouve-t-il en nomination aux Oscars à titre de meilleur comédien et meilleur scénariste, mais la critique américaine s'est montrée plus qu'élogieuse pour ce film qu'elle a porté aux nues. *Sling Blade* est la première réalisation de Billy Bob Thornton qui n'avait jusqu'ici que co-écrit des scénarios (*One False Move*, *A Family Thing*) avec Tom Epperson. Et l'Amérique a crié à la découverte.

Mais il est toujours dangereux d'aborder une production avec trop d'attentes. Le film apparaît quelque peu décevant et ses thèmes surexploités. L'histoire est celle de Karl, un simple d'esprit qui croupit en prison pour le meurtre de sa mère et de son amant après avoir été élevé par des parents fanatiques religieux. Et voilà qu'on le libère, vingt-cinq ans plus tard à son grand dam car il ne sait pas où aller. Et le pauvre homme plein de tics, personnage inquiétant s'il en est, aboutit dans une petite ville où un enfant se prend d'affection pour lui. Il est confronté aux tensions d'un couple à l'heure où le copain de la mère, borné et violent, terrorise le clan. Préjugés de village, amitié du simplet et de l'enfant. Les thèmes ne sont pas bien neufs et les ficelles souvent assez grosses.

Extrême lenteur

Sling Blade tisse son action avec une extrême lenteur, ce qui peut donner l'impression d'une œuvre «sonnée», mais lisse à la longue.

Ce n'est pas que le film soit sans atouts. L'image est soignée, certains jeux de caméra impressionnants. Mais le personnage de Karl, incarné par Billy Bob Thornton, apparaît assez monolithique. En fait, si sa prestation impressionne dans un premier temps avec ses grognements, ses expressions répétitives, les mouvements de son cou étiré, on s'aperçoit bien vite que le registre de ce jeu est très mince. Les rôles de composition, surtout quand ils mettent en scène des handicapés physiques ou mentaux, se retrouvent quasi automatiquement aux Oscars et l'Académie salue là une prouesse considérable. Parfois, c'est le cas, comme en témoigne le jeu remarquable de Geoffrey Rush dans le *Shine* de Scott Hicks. Mais souvent, les acteurs ont bien moins de mérite à jouer ces rôles limités et assez faciles que de se surpasser dans la subtilité de l'entre-deux-eaux. Mais ils font illusion.

Autre ficelle irritante: ce rapport obligé entre un enfant et le simple d'esprit, archivé au cinéma, resservi ici avec les dialogues d'usage, sur fond d'acceptation de la différence par celui (l'enfant) que la société n'a pas encore déformé. Cliché!

Au reste, les performances d'acteurs paraissent quelconques et les rôles à moitié développés. Celui de Dwight Yoakam, qui joue le vilain terrorisant la famille, aurait pu prendre du coffre, être creusé, gagner de la complexité. Tout nous est un peu livré à gros traits, l'enfant particulièrement, simple faire-valoir campant l'apôtre de la tolérance. Reste les tortures d'un simple d'esprit que des no-



Billy Bob Thornton dans *Sling Blade*.

Copie conforme

JUNGLE 2 JUNGLE

Réalisation: John Pasquin. Scénario: Bruce A. Evans et Raynold Gideon, d'après Un Indien dans la ville écrit par Hervé Palud, Thierry Lhermitte, Igor Aptekman et Philippe Bruneau de la Salle. Avec Tim Allen, Sam Huntington, Jobeth Williams, Lolita Davidovich, Martin Short. Au centre Eaton (v. o. et v. f.).

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

D'accord! Un Indien dans la ville d'Hervé Palud n'était pas le Pérou comme film. Mais quand on se rappelle à quel point Thierry Lhermitte — qui en était l'interprète principal, le producteur et le co-scénariste — s'est battu, avec Unifrance en poupe, pour sa distribution en sol américain, quand on se souvient à quel point l'aventure fut un fiasco, faute de stars hollywoodiennes à servir au public de l'Oncle Sam, on ne voit en ce remake qu'un aveu d'échec du cinéma grand public français dans ses velléités de conquête étatsunienne.

Or donc, remake il y a. Un Indien dans la ville avait, dans son scénario de rédemption opposant retour à la nature harmonieuse et vie trépidante dans l'enfer des villes déhumanisées, tout pour plaire à la famille américaine. Il faut croire que seules les vedettes familiales sont là-bas l'ingrédient vendeur. Du moins Lhermitte, Palud et compagnie ont-ils eu droit à leurs noms au générique à l'heure de se faire resserrer leur histoire à la sauce Hollywood. Maigre (et rare) consolation. D'habitude on n'y mentionne même pas l'existence du film initial.

Ironie du sort, un peu à la façon du remake de Nikita si conforme à l'original, *Jungle 2 Jungle* est resté collé à Un Indien dans la ville jusqu'à l'hallucination. Le héros n'habite pas Paris, mais New York, l'ascension de la tour Eiffel fut remplacée par celle de la statue de la liberté. Quant aux acteurs, ils sont tissés de pure laine américaine. À part ça, l'intrigue est la même, les plans, les gags identiques.

Rappelons que l'histoire est celle d'un courtier effectuant ses transactions à toute vitesse dans le tourbillon de la mégapole. Ledit courtier voulant divorcer de son épouse qui l'a abandonné des années auparavant pour vivre avec une tribu perdue, débarque sur son île et se découvre un fils de treize ans avec pagne et carquois qu'il emmène dans sa ville en délire. Choc des cultures donc. Tim Allen joue Michael, le papa urbain débarquant en complet cravate chez une tribu vénézuélienne à demi nue. Et Sam Huntington entre dans la peau de Mimi-Siku, le charmant ado qui fait du tir au pigeon à New York, se trimbale avec une tarentule, mange les poissons dans l'aquarium de l'associé de papa (Martin Short) et fait tomber d'amour sa fille. Michael se lassera-t-il de la frivole Charlotte (Lolita Davidovich) qui cause chiffons et ne comprend rien au lien nouveau unissant son fiancé à cet enfant qui lui tombe du ciel? Arrêtera-t-il de courir après son ombre et son profit pour répondre à l'appel d'un monde naturel incarné par Mimi-Siku? La mafia russe qui rôde aurait-elle raison des nerfs de tous?

C'est un peu bête tout ça, mais gentil et inoffensif. Aucune prouesse d'acteurs. Ni Tim Allen, ni le jeune Huntington ne cassent la baraque. Seul Martin Short émerge de la mêlée avec son sens du punch et du comique. Un Indien dans la ville ne volait guère plus haut, il faut dire. Le remake vaut l'original, ni meilleur ni pire. Facile, parfois amusant, avec des valeurs «politically correct» de retour à la nature paisible, moins jungle que la jungle des villes où se perd l'essentiel des rapports humains. Alors pourquoi un remake? Pourquoi les Américains n'adoptent-ils pas de temps en temps les acteurs et les couleurs locales d'ailleurs, au lieu de transposer leurs formules point pour point? Ces remakes laissent un sentiment de malaise, l'impression d'une usurpation. Car le conflit culturel est aussi présent dans le principe même du remake que dans le propos de *Jungle 2 Jungle*.

Les Radio-Concerts
du Centre Pierre-Péladeau

«*Pierrri est le plus raffiné des virtuoses de la guitare contemporaine*»
— El Pais, Madrid

«*Alvaro Pierrri, le plus musicien de nos guitaristes*»
— La Presse, Montréal

Le 17 mars — Une seule représentation : 987-6919

PATRICK BRUEL
JEAN RENO
LE JAGUAR
UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR FRANCIS VEBER

13 ANS+ CINÉPLEX ODÉON BERRI * * * * * CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE * * * * * CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Galerias) * * * * * CINÉMA 9 GATINEAU * * * * *

«*DENEUVE Y EST TROUBLANTE À SOUHAIT...*»
— Luc Perreault, LA PRESSE

CATHERINE DENEUVE
DANIEL AUTEUIL

VOLEURS
un film de ANDRÉ TÉCHINÉ

CÉSAR
du Meilleur Jeune Espoir Féminin Laurence Côté

RIDICULE
Il n'épargne personne

Ven. Sam. Dim. Mar. & Mer.: 2:00 - 4:20 - 7:00 - 9:25
Lun. & Jeu.: 4:20 - 7:00 - 9:25

13 ANS+ CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE * * * * * CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE * * * * *

Le journal du séducteur
de Melvil Poupaud et Chiara Mastroianni
Mathieu Amalric, Danièle Dubroux, Micheline Presle, Jean-Pierre Léaud, Hubert Saint Macary

«*Le célèbre roman de Kierkegaard au centre d'une intrigue philosophico-amoureuse*»

Sam. et Dim.: 1:50 - 3:50 - 7:15 - 9:15
Sem.: 7:15 - 9:15

«*C'est réellement tout un choc que les spectateurs vont recevoir en allant voir ce film...*»
— Huguette Roberge, La Presse

Tu as crié
Let me go
Un film de ANNE CLAIRE POIRIER

ONFNF

CINÉPLEX ODÉON CENTRE-VILLE * * * * * CINÉPLEX ODÉON LASALLE (Place) * * * * * CINÉPLEX ODÉON LAVAL (Carrefour) * * * * *

À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODÉON BOUCHERVILLE * * * * * CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME * * * * *

MONTREAL DANSE
présente
RITUEL URBAIN

acte 1:
CIUDAD DE HIERRO*
(CITÉ DE FER)
de José Besprosvany
musique: Hughes de Courson

acte 2:
LETTRE D'AMOUR À TARANTINO**
de Paula de Vasconcelos
musique: Quatuor Kronos,
Quatuor Balanescu

LES 20, 21, 22, 23 MARS À 20 HEURES
Salle Pierre-Mercure,
Centre Pierre-Péladeau,
300, boul. de Maisonneuve Est
(Métro Berri-UQAM)

Réervations : 987-6919
Réseau admission : 790-1245
Information et tarif de groupe: 845-2031

*avec le soutien du Commissariat général aux Relations internationales de la Communauté française de Belgique
** une collaboration de Pigeons International

Achetez une paire de billets avant le 11 mars et obtenez 15% de rabais sur le deuxième billet.

LES ARTS

CINÉMA

RÉPERTOIRE

THE FUNERAL

Ce drame saisissant — et relativement nuancé compte tenu de la réputation de provocateur du réalisateur Abel Ferrara (Body Snatchers, Bad Lieutenant) — porte sur une famille déchirée par la mort dans le New York des années 30, à l'heure de la prohibition et du crime organisé. Prenant pour déclencheur l'assassinat brutal du cadet d'une famille d'Italo-Américains au service de la mafia locale, Ferrara a construit un univers intimiste, en vase clos, qui évoque le climat social de l'époque, créant par ailleurs une dynamique psychologique complexe et une atmosphère incertaine qui traduit la fragilité de la famille dont il trace le portrait. Le réalisateur intervertit les tiroirs de la mémoire, multiplie les points de vue, tissant lentement une toile tendue, sur le point de se rompre. Annabella Sciorra et Isabelle Rossellini campent avec beaucoup de sensibilité les



MALOFILM

épouses négligées, devant des époux incarnés avec un égal talent par Christopher Walker, Chris Penn et

Viggo Mortensen. Demain, au Cinéma du Parc, à 21h30. Martin Bilodeau

UNDERGROUND

Cette fresque délirante remontant quarante ans d'histoire yougoslave et culminant sur la tragédie bosniaque est magistralement orchestrée par le cinéaste du Temps des gitans. Emir Kusturica signe ici sa grande œuvre, un film hautement baroque et allégorique où un tyran enferme des gens dans un souterrain pendant qu'il fait la noce au-dessus et se rit de leurs souffrances. Des longueurs, mais un souffle puissant, des scènes d'anthologie et, disons-le, du génie, porté par une œuvre magique, habitée, un raz-de-marée d'images et de symboles, qui constituent un vibrant plaidoyer contre les extrémistes et les guerres de toutes eaux. Lauréat de la palme d'or à Cannes en 1995, Kusturica af-

firme néanmoins qu'il signe là son dernier film. Au Conservatoire, ce soir, à 21h. Odile Tremblay

FAMILY PLOT

Ce dernier long métrage d'Alfred Hitchcock, réalisé en 1976, a beaucoup plus vieilli que Rebecca et Fenêtre sur cour. Reste que cette intrigue gentille, qui a pour fil conducteur les aventures d'une fausse voyante (Karen Black) et sa clientèle crédule, qu'elle mystifie par ses enquêtes qu'elle conduit avec l'aide de son amant (Bruce Dern), procure encore aujourd'hui son lot de plaisirs et de rires. La manière Hitchcock y est encore reconnaissable, de même que son goût pour les personnages simples pris dans l'engrenage d'événements compliqués. Au Conservatoire, mardi, à 20h30. M. B.

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre
★★★★: remarquable
★★★: très bon
★★: correct sans plus
★: très faible
☹: pur cauchemar

PONETTE

★★★ 1/2

Jacques Doillon affirme ici son immense maîtrise de directeur d'enfants. La petite Victoire Thivisol, qui a remporté le prix d'interprétation féminine à Venise pour cette bouleversante interprétation d'une fillette refusant la mort de sa mère et persistant à l'attendre, n'avait que quatre ans à l'heure du tournage. Elle nous tire des larmes. Filmé à hauteur d'enfants, après enquête auprès des petits pour recueillir leurs réflexions sur la mort, Ponette est un des rares films à donner le point de vue du premier âge. Au Parallèle. Odile Tremblay

KOLYA

★★★

Le Tchèque Jan Sverak a remporté le prix du meilleur film étranger aux derniers Golden Globe avec ce film tendre, un peu facile mais vraiment charmant. Le père du cinéaste Zdenek Sverak y incarne un musicien au milieu de la cinquantaine qui hérite, à la faveur d'un faux mariage, d'un enfant de six ans auquel il s'attache. En fond de décor: le Prague communiste et les aberrations du régime. Le film est porté par beaucoup de naturel et la séduction de l'acteur principal. Au Loews. O. T.

LOVE ETC.

★★ 1/2

Marion Vernoux, à qui l'on devait déjà l'excellent Personne ne m'aime, livre ici une adaptation d'un roman de Julian Barnes, une histoire de triangle amoureux pas toujours très convaincante mais interprétée avec naturel par Charlotte Gainsbourg et Yvan Attal (plus faiblement par Charles Berling). Film intimiste, pas très maîtrisé techniquement, mais où crevent parfois des bulles d'émotion qui touchent sans éblouir. Au Complexe Desjardins. O. T.

LE ROI DES AULNES

★★ 1/2

Le dernier film de Volker Schlöndorff, une adaptation du célèbre roman de Michel Tournier, donne la vedette à John Malkovich. Il incarne Abel, cet homme un peu simplet pris dans la tourmente du délire hitlérien, qui recrute des jeunes garçons pour en faire de futurs SS. Un film soigné, desservi par un rythme boiteux et une difficulté à atteindre la dimension mythique présente dans le roman de Tournier. O. T.

DONNIE BRASCO

★★★

Le réalisateur britannique Mike Newell a réussi à faire un film personnel à Hollywood. Inspiré de la vie d'un agent du FBI qui s'est infiltré à l'intérieur d'une faction de la mafia new-yorkaise à la fin des années 70 pour devenir ami avec l'un de ses principaux hommes de main, Donnie Brasco est davantage le portrait intime d'une amitié condamnée que la peinture d'un milieu. Le scénario est rempli de détails révélateurs, les dialogues sont intelligents et la critique du système est sévère. Aussi, Pacino et Depp campent un duo d'amis-ennemis crédible et touchant. Centre Eaton, Carrefour Dorion. Martin Bilodeau

LE JOURNAL

DU SÉDUCTEUR

★★★

Plutôt que d'en faire une adaptation fidèle, la réalisatrice Danièle Dubroux a utilisé le traité esthétique de Kierkegaard comme objet de séduction dans ce récit aux multiples personnages, au centre desquels Claire (Chiara Mastroianni) et Grégoire (Melvil Poupaud) se livrent à un jeu de séduction. Le film est riche et souvent complexe, mais la légèreté du ton, l'ironie des dialogues et le charme des interprètes l'aspirent vers la lumière. Au Dauphin. M. B.

CYCLO

★★★

Tran Anh Hung, après l'envoûtant L'Odeur de la papaye verte, livre avec Cyclo un film à la fois fascinant et déconcertant, mêlant les genres et les niveaux de sens. Le film relate la plongée dans le crime d'un jeune cyclo dans le Ho Chi Minh-Ville des années 90. Une caméra très soignée mais qui virevolte sans arrêt, une symbolique omniprésente, des images chargées d'une extrême violence parfois à la limite du soutenable, un film peu accessible, sans repères mais sans concessions. Au Cinéma du Parc et au Parallèle. O. T.

BLOOD AND WINE

★★★

Le réalisateur américain Bob Rafelson (Easy Rider) retrouve Jack Nicholson pour une cinquième fois. Celui-ci campe un homme odieux, au bord de la ruine, qui vole un bijou à un de ses clients, pour se le faire ravir aussitôt par sa femme (Judy Davis) et son beau-fils (Stephen Dorff). Le scénario ingénieux change de point de vue à mi-parcours de cette intrigue fataliste et parfois morbide, qui rebondit à chaque instant. Stephen Dorff est excellent, face à un Nicholson moins cabotin qu'à l'ordinaire. A L'Égyptien. M. B.

MÉCANIQUES CÉLESTES

★★

Mécaniques célestes est un conte de fées urbain qui raconte la vie d'une jeune sans-papiers à Paris, où elle travaille au noir, apprend le chant et rêve d'obtenir un rôle important dans un film-opéra. Le résultat est assez artificiel parce que la réalisatrice n'est pas parvenue à créer un climat qui convienne à la fois au conte poétique et au réalisme urbain. Sympathique et souvent amusant, le récit s'égare néanmoins dans les artifices, le rythme manque de soutien et les comédiens — dont l'affolante Arielle Dombasle — en font des tonnes. Au Cinéma du Parc. M. B.

« SUBLIME WOODY! »

FIGARO MAGAZINE

« UNE AVENTURE UNIQUE DANS LE CINÉMA D'AUJOURD'HUI: UNE OEUVRE BRILLANTE AVEC DES COMÉDIENS EXCEPTIONNELS. UNE RÉUSSITE PÉTILLANTE DE GAÏETÉ! »

Daniel Toscan du Plantier, FIGARO MAGAZINE

« LE DIVERTISSEMENT PARFAIT! VOYEZ LE DERNIER WOODY ET OUBLIEZ VOS TRACAS. »

Claude Deschênes, MONTRÉAL CE SOIR, R.C.

« UN RÉGAL: LE COUP DE MAÎTRE DE WOODY! »

Huguette Reberge, LA PRESSE



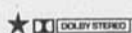
I Love You

À L'AFFICHE

VERSION FRANÇAISE
CINÉPLEX ODÉON
COMPLEXE DESJARDINS

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
CINÉPLEX ODÉON
FAUBOURG

CINÉPLEX ODÉON
CAVENDISH (Mail)



12 NOMINATIONS AUX OSCARS

DONT

MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE

MEILLEURE RÉALISATION MEILLEUR ACTEUR - RALPH FIENNES
MEILLEURES ACTRICES - KRISTIN SCOTT THOMAS, JULIETTE BINOCHÉ



GAGNANTE: JULIETTE BINOCHÉ
OURS D'ARGENT DE LA MEILLEURE ACTRICE - BERLIN 1997

RALPH FIENNES
JULIETTE BINOCHÉ
WILLEM DAFOE
KRISTIN SCOTT THOMAS

LE PATIENT ANGLAIS

version française de THE ENGLISH PATIENT

LANCÔME
ICFGL 105.7 fm
ALLIANCE

GAGNANT GOLDEN GLOBE AWARDS

MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE MEILLEUR MUSIQUE

Table listing cinema locations for 'Le Patient Anglais' in French and English versions.

7 NOMINATIONS AUX OSCARS

MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE

MEILLEUR ACTEUR - GEOFFREY RUSH

GEOFFREY RUSH - GRAND GAGNANT
MEILLEUR ACTEUR - SCREEN ACTORS GUILD
MEILLEUR ACTEUR - GOLDEN GLOBE AWARDS

« UNE INCROYABLE HISTOIRE VRAIE ET UNE HISTOIRE PASSIONNANTE ! »

Georges Privet, VOIR

« DE LA GRANDE ÉMOTION SURFANT SUR L'INTERPRÉTATION EXTRAORDINAIRE DE GEOFFREY RUSH ! »

Mathieu Perreault, LA PRESSE

★★★★★

« LE PRODIGE EST VRAIMENT MAGNIFIQUE ! »

TORONTO STAR



Un film de Scott Hicks

ARMIN MUELLER-STAHL NOAH TAYLOR GEOFFREY RUSH
LYNN REDGRAVE et JOHN GIELGUD

Table listing cinema locations for 'Le Prodiges' in French and English versions.

PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE

présente en collaboration avec



L'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal



ANIMATEUR

Jean Coutu, comédien

À GAGNER

ACCENT 3 DR GL 1997

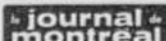
Tirage le 26 avril

Taxes en sus

Samedi 15 mars à 20 h

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)

RÉSERVATION: (514) 229-2586



1364, chemin Ste-Marguerite (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)



LES ARTS

VITRINE DU CÉDÉROM

Le cas de la Pucelle

La diversité des productions offertes sur cédérom est époustouflante. Qu'est-ce que ce sera quand le DVD sera là! Pour vous en donner une mince idée, l'on vous propose cette semaine une visite qui vous mènera du Moyen Âge à San Francisco. Rien de moins...

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

JEANNE D'ARC

★ ★ ★

Histoire et vie quotidienne au Moyen Âge. Coproduction: Intelligere, Notre Histoire. Textes: Régine Pernoud et Marie-Véronique Clin. Hybride PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs) et Mac (68040 ou Power Mac, Système 7.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs). Distribution au Québec: Novalis. Prix: plus ou moins 69,95 \$



IMAGE-ÉCRAN TIRÉE DE JEANNE D'ARC

des œuvres marquantes. Et que la maison Intelligere nous a déjà donné cette perle rare qu'est Initiation à l'art roman sur un sujet beaucoup plus difficile et moins accrocheur. Tous les éléments étaient donc réunis...

Mais Jeanne d'Arc n'est pas au rendez-vous. Pourtant, dans l'ensemble, l'ouvrage témoigne d'indéniables qualités. Divisé en deux grandes sections, La Geste de Jeanne d'Arc et La Vie quotidienne au Moyen Âge, le cédérom trace un portrait global de cette époque ravagée par les guerres de toutes sortes. On y trouve des développements sur les paysans, les villes, la navigation, les vêtements, la cour ou l'église; au total, plus d'une vingtaine de thèmes sont ainsi abordés. En marge, on trouve aussi des repères historiques, des maquettes, des témoignages — tirés pour la plupart des minutes du procès de Jeanne d'Arc — et des cartes permettant de bien saisir l'ampleur de la domination anglaise ou l'itinéraire de «l'armée du sacre». Le tout sur fond d'images-écrans souvent fort saisissantes, s'inspirant des

enluminures de l'époque.

Reste que malgré tout cela, probablement à cause de la hauteur des attentes suscitées par le personnage même de la Pucelle, ce premier cédérom sur Jeanne d'Arc est un peu décevant. Par sa forme d'abord, beaucoup trop statique, et surtout par sa lenteur; on mettra un temps fou à passer d'une image centrale à un thème suggéré en marge puis à revenir où l'on était. On n'aurait voulu que tracer à grands traits la vie quotidienne au Moyen Âge que l'ouvrage serait intéressant. Mais quand on approche un personnage aussi énorme que Jeanne d'Arc, il faut plus que des poupées et des animations imitant parfaitement le carton découpé pour suggérer sa dimension hors normes.

GOLDEN GATE KILLER

★ ★ 1/2

Production: Interworks Grolier Interactive. Hybride PC (486 ou plus, Windows 3.1 ou plus, ou DOS 5.0, 8 Mo, 256 couleurs) ou Mac (68030 ou

plus, Système 7.1 ou plus, 8 Mo, 256 couleurs). Distribution au Québec: Le Groupe Logique. Prix du coffret de deux cédéroms: plus ou moins 59,95 \$

Si la vie vous intéresse, ou plutôt le crime et le mystère, alors engagez-vous... Mais si c'est d'abord la cueillette des indices, le montage de dossier, l'analyse des preuves et la cuisine des suspects qui vous passionnent, il y a moyen de satisfaire vos désirs sans vous engager dans les forces de l'ordre. Après Qui a tué Pam Taylor?, dont nous avons parlé il y a quelques mois, Golden Gate Killer vient vous donner la chance d'élucider un crime tout en restant bien assis devant l'écran de votre ordinateur.

Ici, vous n'êtes pas un journaliste intrépide qui reprend le dossier d'une collègue assassinée; vous sortez plutôt de l'école de police. Et on vous met un cadavre sur les bras au moment où vous arrivez au commissariat auquel on vous a assigné. Vous avez bien sûr accès aux lieux du crime et aux témoins — une quarantaine! En fait, c'est vous qui recueillez les indices, qui faites faire les analyses de laboratoire et qui montez le dossier: bref, vous menez l'enquête. Vous avez évidemment le droit — et le devoir! — de consulter les fichiers informatiques de la police et, en prime, l'inspecteur qui a élucidé l'affaire dont s'inspire le cédérom est là pour vous donner des conseils. Tout bien compté, vous avez 15 jours ouvrables pour trouver un suspect, obtenir un mandat, porter des accusations et régler l'affaire. Sinon... Les mords de ce genre de petit jeu de déductions seront gâtés, je suppose.

Le scénario de Golden Gate Killer ressemble à s'y méprendre à tous les ouvrages du genre. Les instruments et tableaux de bord sont plus réussis et plus facilement accessibles que dans Pam Taylor, les séquences vidéo sont mieux intégrées, mais il reste qu'on y a toujours l'impression de jouer à un Clue version informatisée. Il y a certainement des amateurs pour ce genre de passe-temps...

★★★★: chef-d'œuvre
★★★★: remarquable
★★★: très bon
★★: correct sans plus
★: très faible
: pur cauchemar

VITRINE DE LA VIDÉO

La langue au chat

MARTIN BILODEAU

THE GRASS HARP
(PASSION D'AUTOMNE)

★ ★

CHACUN CHERCHE
SON CHAT

★ ★ ★

À la veille des vacances, Chloé (Gabrielle Clavel) laisse son chat aux soins de Mme Renée (croquante Renée Le Calm), une voisine âgée. A son retour, le chat a disparu, au grand désespoir de Mme Renée, qui lance un appel à ses voisines pour l'aider à retrouver le félin, que Chloé recherche parallèlement à son bonheur amoureux. Chacun cherche son chat emprunte sa structure à celle des poupées gigognes; chaque situation en cache une autre; ainsi, le chat évoque la solitude de Chloé, puis celle-ci, à travers son parcours, révèle la misère des vieillards parisiens qui vivent cantonnés dans leur quartier, déplorent l'exode des petits commerçants et l'augmentation sauvage des loyers. Cette variation parisienne contemporaine de Breakfast at Tiffany's est réalisée par Cédric Klapisch (Un air de famille), qui plante l'action dans un Paris prolétaire, celui de la Bastille, avec ses immeubles désaffectés, ses grues érigées partout et ses sentiers balisés. Un Paris paradoxalement très provincial, où les gens se réunissent au tabac du coin pour assister au spectacle de la vie de leurs voisins.

Le film accuse un creux de vague, à la mi-parcours, alors que le réalisateur délaisse le chat pour se pencher longuement sur la solitude de Chloé, un personnage difficile à pénétrer. N'empêche qu'avec ses revirements imprévisibles, ses dialogues savoureux, son humour, son regard lucide sur le sort des gens âgés et sur la vie contemporaine en général, Chacun cherche son chat constitue, et de loin, la meilleure parution de la semaine.

LES CAPRICES D'UN FLEUVE

★ ★

Condamné par la cour à quitter la France pour aller gouverner une minuscule colonie sur la côte africaine après avoir abattu en duel un proche ami de Louis XVI, Jean-François de la Plaine (Bernard Giraudeau) pour-

suit une liaison épistolaire avec sa maîtresse, qui lui donne le pouls de la colère du peuple en cette veille de la Révolution, pendant que lui partage avec elle ses humeurs d'exilé progressivement charmé par sa nouvelle existence. Les conséquences de la Révolution le rejoindront pourtant, le forçant à rentrer en France pour y être jugé parmi ses pairs aristocrates.

Ces grandes lignes résument un propos que Giraudeau aborde sur la forme du sous-entendu. Les Caprices d'un fleuve est un film lent et impénétrable, engourdi par la chaleur et porté par les éléments du climat africain. Ses personnages y sont vulnérables, à la fois accablés par leur exil forcé et allumés par les parfums de la chair et des épices. Giraudeau a voulu jouer sur deux tableaux à la fois: celui du voyage introspectif de De la Plaine, qui s'épanouit à l'éveil de ses sens; celui, aussi, de la société française reproduite à petite échelle sur les rives d'un estuaire d'Afrique. Or, Giraudeau ne parvient pas à créer un tableau assez vivant pour maintenir l'intérêt. Le fil conducteur étant le personnage central, les personnages secondaires paraissent pâles et superficiels. À l'inverse, parce que ceux-ci composent une société peu convaincante, les états d'âme de De la Plaine semblent télégraphiques par l'inspiration du scénariste plutôt que par la force des circonstances.

BOUND

★ ★ 1/2

Larry et Andy Wachowski ont réalisé un fascinant thriller psychoséxuel qui, sans réinventer le genre, propose une intrigue solide et sordide axée sur l'union amoureuse de deux femmes (Jennifer Tilly et Gina Gershon) qui montent un coup fu-

mant dans le but de dérober une somme importante à un mafioso, duquel l'une est prisonnière. Cette production élégante de facture est hyper-léchée, oscille entre les univers de David Lynch et celui des frères Coen, avec force clichés qui forment l'essentiel de cette intrigue menée tambour battant.

MULTIPLICITY

★ ★ 1/2

Multiplicity est sur les tablettes depuis déjà quelques mois. Mais toute cette récente affaire de clonage de brebis et de chimpanzés nous rapproche de la fantaisie — que l'on croyait débridée — de cette comédie dans laquelle Michael Keaton campe un homme qui se prête à une expérience de clonage pour pouvoir vaquer à ses responsabilités familiales et professionnelles avec le même dévouement. Dédoublé en quatre exemplaires, notre homme organise sa vie. Jusqu'à ce que ses clones, qui gagnent en indépendance, organisent la sienne.

Harold Ramis (Groundhog Day) a réalisé une comédie vraiment drôle et efficace, un petit rien mis en scène de façon audacieuse, avec des effets spéciaux stupéfiants et une interprétation remarquable de Michael Keaton. Dolly peut aller se faire tondre.

Autres nouveautés

Jude (***) , excellente adaptation du roman Jude, l'obscur, de Thomas Hardy; Sous-sol (**1/2), du Québécois Pierre Gang, avec Louise Portal; Les Trois Frères (*1/2), comédie française avec Les Inconnus; That Thing You Do (**), premier long métrage de Tom Hanks; Courage Under Fire (*1/2), édifiante saga militaire avec Meg Ryan et Denzel Washington; Le Bossu de Notre-Dame (***) , dessin animé de Disney, d'après Victor Hugo; Rowing Through (*).

Les Radio-Concerts
du Centre Pierre-Péladeau
Le 17 mars - 20h
Alvaro Pierri et le
Turtle Island
String Quartet
Coproduction de la
Société du Centre Pierre-Péladeau
et de la Société Radio-Canada
Salle Pierre-Mercure
Centre Pierre-Péladeau
300, boul. de Maisonneuve Est
Métro Berri-UDAM
Billets : 987-6919
Desjardins LE DEVOIR



PRIX DU QUÉBEC 1997
INVITATION À PROPOSER
DES CANDIDATURES

La période de présentation des candidatures en vue de désigner les lauréats et lauréates des Prix du Québec 1997 est présentement ouverte.

Un nouveau prix sera décerné en 1997, le prix Georges-Émile-Lapalme, qui soulignera la contribution exceptionnelle d'une personne à la qualité et au rayonnement de la langue française parlée ou écrite au Québec.

Rappelons que les Prix du Québec représentent la plus haute distinction accordée par le gouvernement du Québec à des personnes qui ont contribué de façon exceptionnelle à l'essor de la société québécoise par l'excellence de leurs réalisations dans les domaines culturel et scientifique. Il s'agit des prix suivants :

Prix culturels

- le prix Athanase-David pour la littérature;
- le prix Paul-Émile-Borduas pour les arts visuels, les métiers d'art, l'architecture et le design;
- le prix Denise-Pelletier pour les arts d'interprétation;
- le prix Albert-Tessier pour le cinéma;
- le prix Gérard-Morisset pour le patrimoine;
- le prix Georges-Émile-Lapalme pour la langue française.

Prix scientifiques

- le prix Léon-Gérin pour les sciences humaines;
- le prix Marie-Victorin pour les sciences pures et appliquées, à l'exception du domaine biomédical;
- le prix Wilder-Penfield pour la recherche biomédicale;
- le prix Armand-Frappier pour le développement d'institutions de recherche ou la promotion de la science et de la technologie.

CONDITIONS D'ADMISSIBILITÉ

Les candidats et candidates doivent avoir la citoyenneté canadienne et résider ou avoir résidé au Québec.

Un prix ne peut être décerné à titre posthume.

Aucun prix ne peut être décerné deux fois à une même personne et ne peut non plus être accordé à plusieurs personnes, sauf pour rendre hommage à l'ensemble d'une œuvre ou d'une carrière conjointe.

Une personne ne peut recevoir de prix l'année où elle est membre d'un jury.

Une personne ne peut présenter elle-même sa candidature.

DOSSIERS DE CANDIDATURE

Les personnes ou les organismes intéressés qui présentent une candidature doivent faire parvenir au ministère concerné, au plus tard le 25 avril 1997, à 17 h, un dossier comportant obligatoirement :

- le curriculum vitæ détaillé de la personne concernée;
- un résumé de sa carrière;
- une liste à jour de ses publications ou de ses réalisations;
- une lettre de présentation faisant nettement ressortir le caractère exceptionnel de ses réalisations et de sa contribution dans le domaine d'activité désigné;
- une liste de trois experts externes auxquels le jury pourra s'adresser, si nécessaire (dans le cas des prix scientifiques seulement);
- au moins cinq lettres d'appui.

PRIX

Les lauréats et lauréates des Prix du Québec reçoivent une bourse de 30 000 \$, une médaille en argent, création originale d'un artiste québécois, et un parchemin calligraphié.

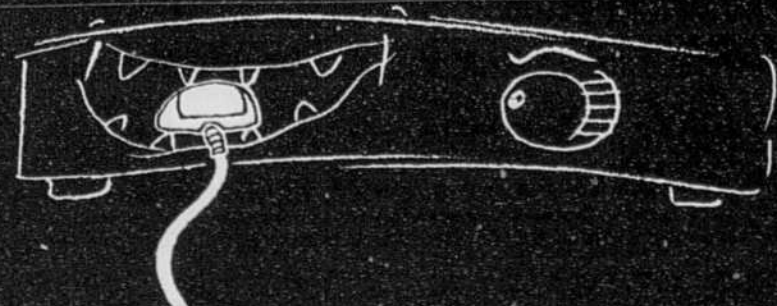
Prière d'envoyer les dossiers au :

Prix culturels
Ministère de la Culture
et des Communications
Secrétariat des Prix du Québec
Direction des communications
225, Grande Allée Est
Bloc C, 3^e étage
Québec (Québec)
G1R 5G5
Tél. : (418) 643-6371
(418) 643-8929

Prix scientifiques
Ministère de l'Industrie, du Commerce,
de la Science et de la Technologie
Secrétariat des Prix du Québec
Direction de la diffusion de la science
et de la technologie
710, place d'Youville
8^e étage
Québec (Québec)
G1R 4Y4
Tél. : (418) 691-5698
poste 8023

Québec

Pour changer //la.boitenoire f@it com.tout le monde.



Époque oblige, voici que La Boîte Noire a pignon sur net. Et vogue la galère! Les surfers cinéphiles pourront dorénavant dériver allègrement du répertoire aux nouveautés. Des souris et des films donc, au <http://www.boitenoire.com>

LA BOÎTE NOIRE

4450, rue St-Denis, 287-1249 <http://www.boitenoire.com>

LES ARTS

THÉÂTRE

SUR SCÈNE

LES ÉMIGRÉS

André Brassard ne signe peut-être pas une mise en scène très inspirée des Émigrés mais le texte de Mrozek, lui, l'est et c'est tout de même une occasion de plus de l'entendre. Il s'agit en fait d'une version plutôt naturaliste de cette comédie noire. Rappelons qu'elle met aux prises dans un sous-sol un intellectuel et un manuel que leur arrivée à l'étranger a piégés pour de bon. Sur le plan du jeu, même s'il ne restera pas dans les annales, le duo Renaud-Dumont fonctionne. Gilles Renaud campe un «Gino» obtus et mal dégrossi tandis que Michel Dumont donne dans l'intellectuel à lunettes qui brandit son livre à la main. Au moins, la compagnie Jean-Duceppe se tient-elle loin cette fois des comédies où tout s'arrange. A la Place des Arts jusqu'au 29 mars.

Hervé Guay

LE MIEL EST PLUS DOUX QUE LE SANG

Cette petite production sans prétention mais pétante de santé nous vient de Québec. Elle nous plonge dans l'Espagne en ébullition dans années 20 alors qu'étudient ensemble à Madrid Garcia Lorca, Buñuel et Dali. Pour tout dire, ce trio de génies en herbe nous en fait voir de toutes les couleurs. Il s'avère en outre fort bien défendu par une joyeuse bande de jeunes comédiens. Il y a aussi à leurs côtés un pianiste dégourdi (Pierre Potvin) et une certaine Lolita (Simone Chartrand), chanteuse de cabaret de son état, qui ne manque pas de pache. A mi-chemin du théâtre et du cabaret, Le miel est plus doux que le sang, titre d'un tableau de Dali, nous fait oublier un instant que l'hiver n'en finit pas. En supplémentaire à La Licorne jusqu'au 8 mars.

H. G.

WINTER'S TALE (CONTE D'HIVER)

Avec La Tempête, l'une des dernières pièces de Shakespeare qui raconte une histoire de jalousie, de pardon,

de bonheur perdu et retrouvé. On y trouve des accents dynamiques et des interprétations convaincantes (particulièrement chez Camillo, Léonte, Polyxène et Hermione), ainsi qu'un rythme enlevé qui rend plausible cette histoire difficile à avaler. Mais il y a tout de même quelque chose de dissonant dans l'ensemble de cette mise en scène, que n'aident pas un choix musical plutôt banal et convenu ainsi que des décors et des costumes qui font plutôt amateur.

UN AIR DE FAMILLE

Quelles que soient les raisons ayant incité Sortie 22 à monter Un air de famille, la version montréalaise de la pièce d'Agnès Jaoui et de Jean-Pierre Bacri est aussi bonne que le film qu'en a tiré Cédric Klapisch. C'est d'autant plus remarquable que les attentes étaient élevées de part et d'autre. Sur le plan du jeu notamment, les acteurs, qui doivent jouer avec l'accent français, s'en sortent très bien. Hélène Loïselle, Markita Boies et Carl Béchard marquent même les rôles qu'on leur a confiés. Quant à Daniel Roussel, dont la marge de manœuvre n'était pas énorme, il signe là une mise en scène alerte. En fait, cette réunion qui tourne au vinaigre s'avère même une sorte de condensé un peu plus drôle, un peu plus rentre-dedans du film. Un air de famille est présenté au théâtre des Variétés tant qu'il y aura de la demande.

H. G.



Rémy Girard dans Un air de famille

Moman est toujours là
Louisette Dussault reprend son célèbre spectacle solo à la NCT

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Fidèle à sa mission pédagogique, la NCT reprendra, à compter de mardi prochain, Moman, de Louisette Dussault, l'un des spectacles les plus marquants et les plus retentissants de l'histoire du théâtre québécois. Les gamins qui ne connaissent que la Moman de La Petite Vie constateront que l'humour de Moman, tout en invitant davantage à la réflexion, peut être tout autant réjouissant.

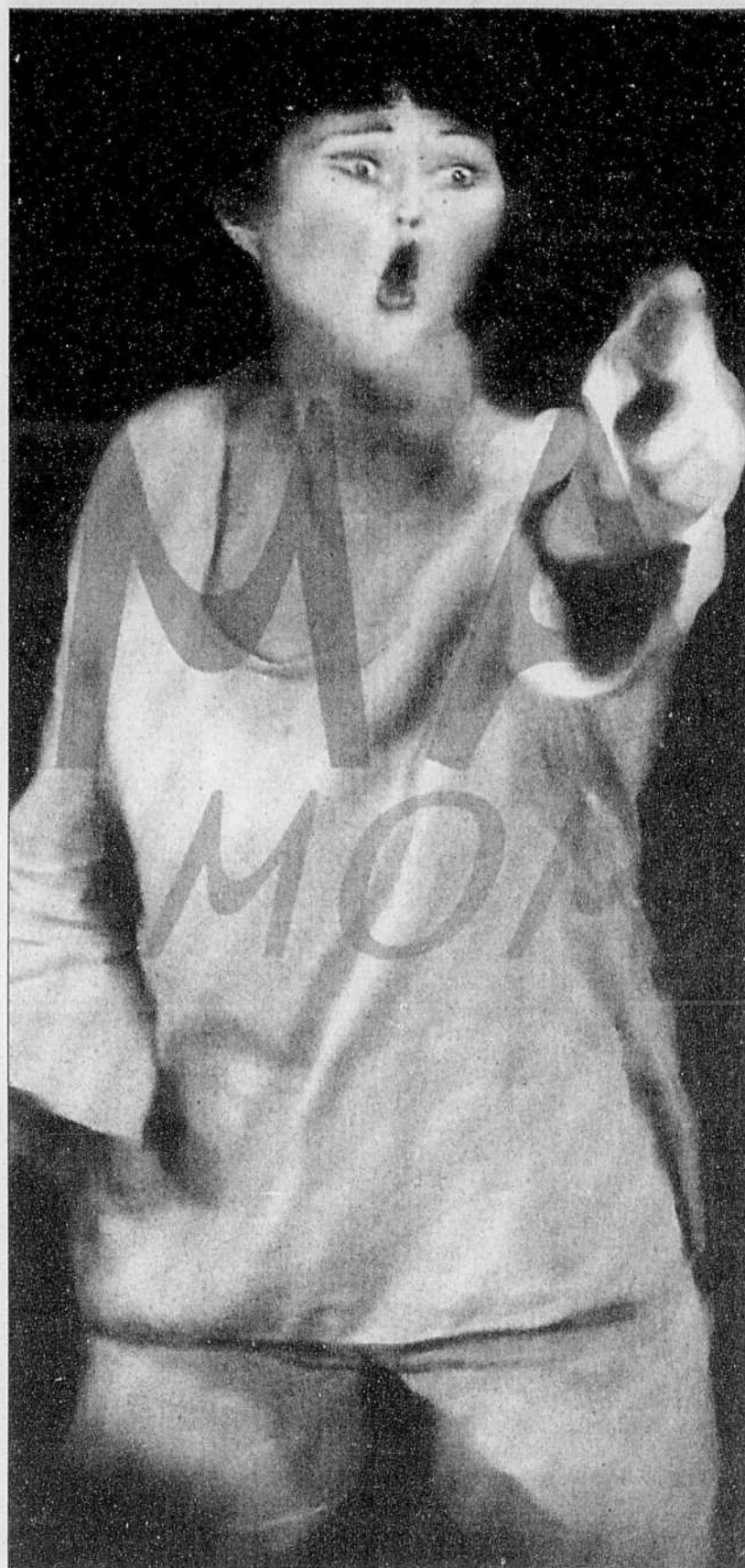
Avec Joie de Pol Pelletier et Ne blâmez jamais les Bédouins de René-Daniel Dubois, le spectacle Moman que Louisette Dussault a créé le 20 mars 1979 à la salle Fred-Barry de la NCT est sans doute «l'un des trois spectacles solos qui, au cours des vingt dernières années, ont marqué le théâtre au Québec», ainsi que le rappelle Paul Lefebvre dans l'intéressant cahier d'accompagnement remis aux élèves-spectateurs.

Louisette Dussault a trimballé sa Moman un peu partout, de 1979 à 1983. La comédienne a joué le spectacle à 333 reprises, au Québec, en Ontario, en France et en Espagne. Des milliers de spectateurs ont accompagné cette mère de jumelles de trois ans dans son mémorable voyage en autobus entre le terminus Voyageur et Nicolet, un jour de tempête, entourée d'une kyrielle de personnages, du chauffeur d'autobus impatient au hippie rescapé.

Pour la première fois, peut-être, une femme prenait la parole pour interroger avec humour son rôle de mère, en finir avec sa culpabilité et l'image de la «maman soumise», remettre en cause la fonction répressive de la maternité, briser la chaîne des générations, remettre en question des comportements féminins profondément intériorisés, se libérer de sa propre mère et chasser ses autres démons. La pièce fut créée peu de temps après La Nef des sorcières et Les Fées ont soif — Louisette Dussault était des deux spectacles — et demeure un spectacle phare pour quiconque veut comprendre les bouillonnements de la fin des années 70, les années de la «pilule», du divorce, du féminisme. D'un point de vue social, c'était aussi l'âge d'or du nationalisme. On a évidemment fait des rapprochements entre la volonté d'autonomie et d'assouvissement de Moman et le grand combat pour la souveraineté.

Une parole nécessaire

C'est le directeur artistique de la NCT, Pierre Rousseau, qui a choisi de remettre le spectacle à l'affiche. Il en signera aussi la mise en scène. «Ce sera une toute nouvelle production, insiste-t-il, à la fois différente et semblable de celle de 1979. On a en-



DENYS MORISSET

levé les chansons, supprimé certains passages — comme celui de l'avortement —, ajouté des fragments et créé une nouvelle scénographie. Plusieurs textes des années 70 ne pourraient être repris aujourd'hui. Ils ne seraient plus du tout pertinents. Moman, c'est autre chose. Le propos garde une grande actualité. C'est

une pièce de parole encore nécessaire. Pour les étudiants, ce sera l'occasion de se familiariser avec un type d'écriture théâtrale qu'ils connaissent peu, l'écriture d'auteurs, venue des créations collectives.

«Les grandes interrogations sur la famille et le rôle de la mère, poursuit le metteur en scène, demeurent tout à fait d'actualité. A preuve, cette croisade de mères au foyer qui s'oppo-

sent féroce à la maternelle à plein temps.»

«Ce qui est intéressant, explique la comédienne Louisette Dussault, c'est que cette fois je jouerai devant les enfants des femmes auxquelles je m'adressais à l'époque, la première génération d'enfants de familles monoparentales, la première génération aussi d'enfants désirés, c'est-à-dire nés après l'avènement de la pilule et la libération. Ce sont des enfants faits dans l'amour et je crois qu'il est important de leur parler d'autonomie et de l'importance d'arracher ce qui reste de maman-police. J'ai très hâte de les voir réagir».

Avec Moman, Louisette Dussault a ouvert la voie à de nombreuses autres. «Avant moi, il y avait eu Clémence, mais c'était différent. Je crois avoir été la première à faire ce genre de spectacle.» La reprise de Moman prend justement l'affiche au moment où Pol Pelletier et d'autres femmes triomphent dans des spectacles solos.

Pour écrire Moman, Louisette Dussault s'est inspirée de son expérience personnelle. «J'étais moi-même mère de deux jeunes filles, des jumelles — elles ont aujourd'hui 22 ans... Je vivais presque une situation de mère monoparentale. Je me sentais en prison. La maternité, malgré toutes ses joies, avait quelque chose d'étouffant, et moi, la «raisonnable», l'aînée de famille, je crevais d'envie de le dire. C'était sans doute une répercussion de la mouvance féministe dans ma vie intime. Je voulais aussi montrer, à une époque où l'on dénonçait haut et fort le pouvoir des hommes, que les femmes aussi avaient un grand pouvoir.»

Un an plus tôt, elle avait participé, à la demande de son amie Luce Guilbault, à un spectacle-bénéfice pour des prisonniers intitulé Paroles d'en dedans et d'en dehors. «J'avais créé pour l'occasion un monologue inspiré d'un trajet d'autobus. Je tentais un parallèle entre l'enfermement des prisonniers et celui d'une mère coincée dans un autobus avec ses deux enfants pendant cinq heures.» En mars 1979, elle créait Moman à la NCT, à la demande de Jean-Luc Bastien. Elle avait écrit sa pièce dans la tourmente de la controverse sur Les Fées ont soif, entre 3h et 5h du matin, dans un demi-sommeil fort inspirant.

Pour Louisette Dussault, le spectacle fut l'occasion d'approfondir certaines techniques théâtrales. «Je voulais faire un monologue ou j'incarnerais plusieurs personnages. Je l'avais fait, cinq ans plus tôt, sous la direction d'André Brassard, dans la pièce de Dario Fo Mistero Buffo. Je jouais le tableau de la Résurrection de Lazare et j'avais à faire toute seule tous les personnages.»

Resplendissante à quelques jours de la première, Louisette Dussault s'attaque cette fois à la résurrection de Moman.

Au mois de mars
Quand l'hiver n'en finit pas de finir
Contre tous les froids
le Nouveau Théâtre Expérimental propose une

soirée chaude!

le déroulement de la soirée:

- à 17h30 APÉRITIF - soupe réconfortante.
- à 19h00 **LES AMOURS**
texte et mise en scène Jean-Pierre Ronfard.
avec Manon Brunelle, Daniel Gadouas, Pascale Montpetit, Louis-David Morasse, Danièle Panneton, Luc Picard, Jean-Pierre Ronfard.
bande sonore Catherine Gadouas.
- à 20h30 SOUPE (encore) et boissons diverses.
- à 21h00 **15 SECONDES**
texte François Archambault.
mise en scène Normand D'Amour.
avec Normand D'Amour, Michel Laprise, Dave Richer, Marie-Hélène Thibault.
- à 22h20 DISCUSSION et digestif.

CONCEPTEURS Charlotte Rouleau, Richard Labbé, Sylvie Morissette, Éric Lafond.

DU 3 AU 22 MARS 1997

Prix de la soirée 20\$
Prix de chaque pièce à l'unité 15\$
Soupe et boissons non incluses!

RÉSERVATIONS:
521-4191

espace libre
Espace libre
1945 Fullum
métro Frontenac



LES PASSEURS DE L'IMAGINAIRE
NCT
Une œuvre marquante revisitée en 1997...
Une seule comédienne en scène : tout un autobus de personnages!

MOMAN
texte et interprétation de
Louisette Dussault

Mise en scène :
Pierre Rousseau
concepteurs
Michel G. Côté
Claude Courmoyer
Francine Martin
Claudine Paradis

COMPLÈT LE 15 MARS

Du 12 mars au 5 avril
jeudi, vendredi, samedi, 20 h
(matinées en semaine : 10h30 ou 13h30)

ACCÈS 22% de réduction les samedis

BILLETTERIE 514 253-8974
BILLETS 514 790-1245 / 1 800 361-4595

La Nouvelle Compagnie théâtrale
salle Denise-Pelletier, 4353, Ste-Catherine Est @Papineau, autobus 34 @Pie-IX, autobus 139

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

mise en scène:
Guillermo de Andrea

Guy Nadon
Marc Bédard
Raymond Legault
Luc Guérin
Mario Saint-Amand
Denis Roy
Guy Jodoin
Michel Daigle
Reynald Robison
Gabriel Sabourin
Rosa Zacharie
Philippe Beaulieu

LA TEMPÊTE
SHAKESPEARE

traduction:
Antonine Maillet

concepteurs:
Danièle Lévesque
François Barbeau
Michel Beaulieu
Michel Smith
Jacqueline Lemieux
Jean-Marie Guay

25 février au 22 mars
réservations: 844-1793
groupes: 527-3644 844-1793

BANQUE NATIONALE Hydro Québec

Labatt
ICE LOLITA présente
Mise en scène de Dominic Champagne

ILS SONT DE RETOUR!
Plus de 25 000 billets vendus

Cabaret NEIGES NOIRÈS

COMPLÈT jusqu'au 19 mars
SUPPLÉMENTAIRES LOLITA les 20, 21, 22 et 25 mars
et CABARET NEIGES NOIRÈS les 26, 27, 28 et 29 mars
*Quelques places disponibles ce soir pour LOLITA

THÉÂTRE
IL VA SANS DIRE

RÉSERVATIONS: 272-3899
GROUPES: 990-9031. RÉSEAU ADMISSION: 790-1245.
Théâtre Rialto, 5723 avenue du Parc, Montréal.

BEAIR GEORGES LAOUN IMAGE PAC APL CIBL

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

À QUÉBEC

Musique de scène et de théâtre

Surtout, ne pas s'ennuyer

FRANÇOIS TOUSIGNANT

A MIDSUMMER'S NIGHT DREAM

Félix Mendelssohn: Le songe d'une nuit d'été: ouverture op. 21 et extraits de la musique de scène pour la pièce de Shakespeare, op. 61; Symphonie n° 4 en la majeur, «Italienne», op. 90. Kenneth Branagh, récitant; Sylvia McNair, soprano; Angelika Kirchschrager, mezzo-soprano; chœur de femmes du Ernst-Senff Chor; Orchestre philharmonique de Berlin, dir. Claudio Abbado. Sony Classical SK 62826.



ter; Régis Pasquier, violon; Bruno Pasquier, alto; Roland Pidoux, violoncelle concertant; Mathilde Stewart, violoncelle. Sony Classical SK 62679

Bijou, bijou, bijou! Vous avez probablement déjà une version ou une autre de l'Ouverture du Songe d'une nuit d'été ou de la quatrième symphonie de Mendelssohn. C'est justement parce que vous en possédez une que cette version se montre essentielle.

Si la perfection a un sens, on pense le trouver ici. Mendelssohn, pas un des plus vigoureux romantiques, montre ici qu'il a de la seve bien verte qu'Abbado va puiser dans le moindre recoin de la partition. Temps alertes, précision de l'ensemble, et beauté absolument sublime de l'Orchestre philharmonique de Berlin. Les cordes sont absolument ce qu'on peut entendre de plus beau au disque en ce moment. Les ingénieurs du son l'ont compris et les flattent à ravir. Même commentaire pour les cors magiques; il n'y a vraiment que les Allemands qui peuvent donner à cet instrument («leur» instrument romantique) ce velours réellement exceptionnel. Cela empêche de s'ennuyer dans les nombreuses reprises de la ritournelle pendant le mélodrame.

Pour soutenir l'intérêt, il y a la récitation de Kenneth Branagh. Les shakespeareiens de bouche vont bien crier un peu. Faisons une comparaison avec le Cyrano dit par Depardieu. Vous avez là une juste idée du résultat. Avec les petites interventions de Sylvia McNair et du chœur des femmes du Ernst-Senff Chor, on se transporte dans l'imagerie baroque de cette pièce avec un réel bonheur.

Et l'Italienne trouve ici un soleil de printemps et de jeunesse qui respire avec un tel naturel qu'on se demande comment on pourrait interpréter cette œuvre autrement. Les graves sont costauds sans être lourds, les vents incisifs avec tendresse et les violons, ah! que dire des violons??? Ce genre d'enregistrement démontre encore qu'il s'agit de la meilleure formation au monde, qui garde jalousement sa réputation un peu surfaite, mais ici pleinement justifiée.

Tous les mouvements de la symphonie méritent mention. Le premier pour sa vie et son équilibre, le second qui nous fait découvrir un côté gothique inattendu, le menuet une grâce un peu sérieuse à la Mozart triste, et le Saltarello final une énergie diabolique que Berlioz ne saurait renier, transformé en une nouvelle vision de la Nuit de Walpurgis classique. On a donc trois éléments réunis ici: un concept intelligent, un marketing un peu racoleur (la présence de Branagh), et des surprises combinées avec beaucoup beaucoup de plaisir.

BOCCHERINI — RAMPAL

Luigi Boccherini: Quintettes pour flûte, violon, alto et deux violoncelles n° 1 (fa majeur, G. 438), 2 (sol majeur, G. 438), 3 (do majeur, G. 439), 5 (sol majeur, G. 441) et 6 (si bémol majeur, G. 442). Jean-Pierre Rampal, flûte

Amateurs de découvertes (pas dangereuses) et d'anniversaires, Sony (encore!) vous propose un disque fait en l'honneur du 75^e anniversaire du flûtiste Jean-Pierre Rampal. Au lieu de ressortir des vieilleries, on en profite pour faire le premier enregistrement d'œuvres récemment découvertes, les quintettes pour flûte de Boccherini. Intéressant programme que collectionneurs et amateurs de Rampal ne voudront pas manquer.

Attention cependant: le flûtiste n'est plus ce qu'il a été, ce dieu immense et séduisant de la flûte. Le souffle est plus court, l'articulation un peu molle et la sonorité moins lumineuse; il y a même des faiblesses d'intonation qu'en artiste Rampal tente de compenser par un port du son qui se voudrait expressif, mais qui fait plus souvent mauvais goût. Il faut dire que le quatuor qui l'accompagne n'est pas idéal lui non plus. En fait, même si plusieurs de ces instrumentistes ont une longue expérience de jeu en commun, cela ne s'entend pas ici.

La musique de Boccherini étant ce qu'elle est, gracieuse, légère et facile, c'est le genre de petits défauts qui la tue. On entend au moins le charme de l'écriture et on se dit que plusieurs apprentis vont s'y mettre, question de changer leur menu habituel. De plus la formation est assez inhabituelle avec ses deux violoncelles et une flûte remplaçant le premier violon. Soyons réalistes: cela meuble quand même bien le décor.

DHOMONT

Francis Dhomont: Forêt profonde, 2^e partie du cycle des profondeurs, mélodrame acousmatique, empreintes DIGITALes IMED 9634

Chose promise... Voici donc la deuxième partie de ce fabuleux mélodrame de Francis Dhomont. Cette fois

c'est par la porte des contes de fées, de Grimm notamment, que l'imagination créatrice de Dhomont vient nous déranger et nous enrichir.

Il s'agit de la troisième version que le compositeur livre de son œuvre, lui qui, comme Boileau, cent fois sur le métier... La musique y est plus prégnante que dans la première partie du cycle. On pourrait lancer l'hypothèse que le compositeur s'est plus servi de la parole comme moteur dans la première partie du cycle (Sous le regard d'un soleil noir), territoire des adultes, et qu'il a plus besoin d'enrobage sonore pour aborder le monde de l'enfance, plus fugitif et plus intuitif. Le discours de deuxième niveau est donc plus utilisé.

S'inspirant fortement des travaux de Bruno Bettelheim sur les contes pour enfants, de manière un peu trop soulignée en un certain passage, Dhomont tente d'allier discours fantastique et séduisant (on pense parfois à des trames sonores d'Hollywood) à celui plus exigeant de la confrontation avec des utilisations acousmatiques pures et dures (la «fureur humaine»). Le résultat est fascinant. Comme par exemple, dans le début de la troisième partie, où la trame narrative est claire et efficace. Des sons «bizarres» et tout à coup une chaude voix de femme qui dit «Ce n'est rien» et plus loin: «Qu'est-ce qui se passe?».

Où, il faut vraiment écouter cela comme un conte de fées. Francis Dhomont se révèle ici un formidable conteur. Et même les enfants embarquent dans son périple, y comprenant bien ce qu'ils peuvent, comme nous d'ailleurs.

On oublie la technique tant tout cela est fait avec l'inéluctabilité de la vérité qui se dévoile. Je parle ici aussi bien de la réalisation sonore et de la mise en bande (équivalent à l'écriture de la partition pour Dhomont) que de la structure du propos. Un mélodrame, c'est avant tout du théâtre, et Dhomont se montre dramaturge très original et sûr. Sitôt qu'on pense que la pièce va tourner en rond, arrive une clé — sons synthétiques, parole, sons familiers, Scènes d'enfants de Schumann, bruits connus — qui nous ouvre une nouvelle porte de perception et de compréhension. Encore une fois, Dhomont joue du Labyrinthe en véritable Dédale: il conçoit un édifice dans lequel on pénètre sans savoir comment on en sortira, chacun à sa manière.

C'est donc la partie forte du cycle qui se clôt ici. On a l'impression qu'on ne saurait applaudir: on est tellement pris par cette musique, que quand se fait le silence, on le cultive afin de mieux se pénétrer de ce qui pourrait bien être en passe de devenir une des réussites acousmatiques les plus grandes de cette fin de siècle.

Jusqu'à la sortie récente de Dolorès, premier de ses nombreux disques à être disponible en copie produite au Québec, il n'y avait guère ici qu'une poignée de fidèles pour défendre et louer le travail musical de Jean-Louis Murat. Mais ces fidèles savaient convaincre ceux à qui ils confiaient cette affection confidentielle, et ils avaient bien raison. Murat est du genre qui gagne à être connu.

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

Murat, c'est d'abord un être plein de surprises. S'imaginerait-on que l'auteur d'un disque d'amour universel, de rupture riche et sentimentale, a déjà été chanteur à scandale? Pourtant, en 1980, son premier 45 tours intitulé Suicidez-vous, le peuple est mort ne lui amène à peu près que des ennuis. Une jeune fille se suicide effectivement en évoquant la chanson en question et le père en colère envahit une station de radio le fusil à la main, mettant Murat dans une fâcheuse situation.



Jean-Louis Murat

Les années suivantes n'en sont que plus difficiles, 1984 marquant le creux de vague alors que sa compagnie de disques d'alors rachète son contrat après avoir imprimé 1000 exemplaires de son premier album, Passions privées. Il lui faut attendre 1989 pour la sortie de Cheyenne Automne, qui relance sa carrière et sera disque or en France.

Depuis, il a livré cinq albums et quelques collections d'inédits, ou il récite souvent au je, un peu malgré lui — «Sur Dolorès, j'essaie de m'en aracher, mais si j'avais une critique à faire de Murat, ce serait: excès de première personne» — des textes aux forts accents poétiques. «Je lis beaucoup de poésie, précisez-t-il. Je baigne là-dedans, alors forcément, je recrée des trucs poétiques.»

Résultat, une chanson comme Perce-Neige, petit bijou ancien, tout près des troubadours du Moyen-âge qui, à son avis, ont jeté toutes les bases de la chanson française. Ou encore la très touchante Dieu n'a pas trouvé mieux: «Mieux que le goût de la noisette / Mieux que de rêver à deux / Que tes lettres à l'encre violette / Non Dieu n'a pas trouvé mieux.» La qualité de ses textes a même fait croire à certains que Réversibilité, un poème de Baudelaire dont il a fait une magnifique mise en musique, était en fait du Murat. «Vissiblement, c'est un texte qui me va», commente-t-il simplement.

Avec des chansons aussi écrites, on imaginerait Jean-Louis Murat poète bucolique, passant des journées entières à trouver le mot juste, à affiner

ses paroles en regardant par la fenêtre la nature verdoyante de son Auvergne natale. Si ses chansons sont en effet serties d'éléments de sa campagne bien-aimée (les belettes, les hérissons, les lapins de garenne, le sillage des herbes, les ronces et les genêts, etc.), Murat se montre plutôt stakhanoviste de la chanson, ouvrant les vannes pour produire en série et attrapant les meilleurs morceaux au passage. L'album Vénus, sorti en 1993, par exemple, a été enregistré en huit jours à peine: «C'est mon job. Dès que je rentre chez moi, je me lève tôt et je travaille. J'écris souvent musique et paroles en même temps et j'aime bien écrire une chanson par jour, presque d'une traite.» Après vient un imposant travail d'élagage, les chansons perdant souvent la moitié de leurs couplets, «comme on lâche le lest d'une montgolfière pour s'assurer qu'elle monte».

Pour Dolorès vingt-quatre chansons ont été enregistrées, le temps d'un printemps, pour que douze soient retenues. Y aurait-il dans cette éthique de travail un fond paysan? Après tout, Murat, né Jean-Louis Bergheaud, a grandi jusqu'à l'âge de quinze ans dans une ferme isolée, où il n'y avait même

pas l'eau courante. «Je m'ennuie super facilement, explique-t-il plutôt. Alors il faut que je m'occupe.» Avant d'entreprendre une tournée, l'automne prochain, l'auteur-compositeur-interprète sera bien occupé, par la musique et par l'image. Pour l'Opéra Paris-Bastille, il a produit un petit spectacle où il jouera ses musiques sur des images de cinéma qu'il a lui-même réalisées. Un Dolorès bis, fait de version acoustiques sur des images de son cru est également en préparation, tout comme une bande sonore pour un film de Claire Denis, le lancement japonais de Dolorès (avec une version bilingue du Baiser, en duo avec une chanteuse japonaise), et l'écriture d'un disque pour une nouvelle chanteuse, dont le nom de scène reste encore à trouver. Et les vacances, c'est pour quand?

A son éthique de travail, on ajoutera comme qualités le réalisme, la franchise et l'auto-critique: «J'ai essayé de formater l'album pour percer les radios FM. Et ça n'a pas vraiment marché. Il y a un type de la chaîne NRJ qui a dit: «Qu'est-ce qu'il veut Murat? Le beurre et l'argent du beurre?» C'est pas con. J'ai essayé de tout avoir à la fois. La production, au fond, c'est un peu tromper les gens. C'est un mensonge réalisé. On n'a qu'à regarder David Bowie, à voir toute la vague des Unplugged. Mais on ne peut pas simplement cracher là-dessus. Pour que l'envie de faire des disques se préserve en soi, il faut cartonner un tant soit peu.»

DOLORÈS

Jean-Louis Murat (Virgin)

PALMARÈS DISQUES

Champigny

CLASSIQUE

1. SHINE, TRAME SONORE, PGS 17,95\$
2. THE ENGLISH PATIENT, TRAME SONORE, GABRIEL YARED, PGS 18,95\$
3. COMPLETE WORKS FOR PIANO (2 DC), RACHMANINOV (OROZCO), PGS 17,95\$
4. À LA DÉCOUVERTE DU CLASSIQUE (2 DC), ARTISTES DIVERS, NAXOS 9,25\$
5. COMPLETE IMPROMPTUS, SCHUBERT (BRENDL), PGS 12,95\$

JAZZ BLUES INTERNATIONAL

1. LA LLORONA, ILSA DE SELA, SELECT 17,95\$
2. BEST OF PAOLO CONTE, PAOLO CONTE, WARNER 16,95\$
3. O ESPIRITO DA PAZ, MADRE DEUS, EMI 19,95\$
4. CESARIA, CESARIA EVORA, BMG 17,95\$
5. UNDERGROUND, GORAN BRGOVIC, PSI 24,95\$

POP FRANCOPHONE

1. DOLORÈS, JEAN-LOUIS MURAT, EMI 15,95\$
2. 40 CHANSONS D'OR (2 DC), CHARLES AZNAVOUR, EMI 25,95\$
3. QUATRE SAISONS DANS LE DÉSORDRE, DANIEL BÉLANGER, SELECT 17,95\$
4. SOUL MUSIC AIRLINES, MICHEL JONASZ, EMI 15,95\$
5. LE DÔME, JEAN LELOUP, SELECT 17,95\$

POP ANGLOPHONE

1. EARTHLING, DAVID BOWIE, EMI 15,95\$
2. EVITA (2 DC), TRAME SONORE, MADONNA, WARNER 30,95\$
3. MATAPEDIA, KATE & ANNA MCGARRIGLE, DENON 17,95\$
4. NEW BEGINNING, TRACY CHAPMAN, WARNER 17,95\$
5. LOST HIGHWAY, TRAME SONORE, MCA 16,95\$

SUGGESTION

Patricia Barber confirme avec éclat qu'il y a encore de la place pour un jazz de répertoire et d'invention à la fois. Un «must» certain, réjouissant, bienvenu. À découvrir absolument et vite.



Café Blue Patricia Barber MAYANN

Un chant sensuel et envoûtant, quelque chose qui vient de loin sans jamais user de faciles artifices. Signe que l'on tient là une vraie réussite.

JAZZ MAGAZINE Disque d'Émoi
4380, rue Saint-Denis 844-2587 Mail Champlain 465-2242

Luis Bunuel Salvador Dali Federico Garcia-Lorca
LE MIEL EST PLUS DOUX QUE LE SANG
Texte SIMONE CHARTRAND et PHILIPPE SOLDEVILA
SUPPLÉMENTAIRES DU 4 AU 8 MARS
«Tonique, plein d'énergie, irrésistible... trois heures qui passent comme un charme.» Michel Vais - Midi Culture
«Cette production sans prétention est un délice... On s'est régalés.» Hervé Guay - Le Devoir
«Soldevila est parvenu à faire des intervalles...» Raymond Bernatchez - La Presse
«La mise en scène est simple et très inventive... Excellente interprétation de comédiens qu'on aimerait voir plus souvent à Montréal.» Stéphane Pilon - C'est bien meilleur le matin
«Des interprètes exceptionnels... une mise en scène très inventive.» Penelope McQuade - T7A Salut Bonjour
«La troupe Sortie de Secours a peut-être retrouvé l'essence du théâtre.» Marie-Christine Blais - Montréal Express
«La pièce est une réussite à tous points de vue.» Catherine Yachon - TQS Le Grand Journal
MISE EN SCÈNE: PHILIPPE SOLDEVILA
CARREFOUR INTERNATIONAL DE THÉÂTRE Québec
DU 18 FÉVRIER AU 1^{er} MARS 1997 à 20h00
LA LICORNE - 4559, avenue Papineau, Montréal - Rés.: (514) 523-2246

Hydro Québec présente
Les WEEK-ENDS de la CHANSON
Claire PELLETIER
12, 13, 14, 15 mars et 21, 22 mars à 20h
Studio-théâtre du Maurier Ltée
Place des Arts
Billets en vente à la PJA 842 2112 et Admission 790-1245
SODEC

N.B.
À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA
www.radio-canada.com
En cette Journée internationale de la femme:
Libana: un tour du monde au féminin avec huit femmes, chanteuses et instrumentistes, dans un concert de la série Mémoires vives - 3^e édition Samedi à 12 h 10 Réalisation: Lorraine Chalifoux
À LIAISONS TORONTOISES L'auteure-compositrice-interprète Marie-Lynn Hammond parle de son travail et nous fait connaître d'autres artistes féminines du monde de la chanson au Canada anglais. Samedi à 17 h 30 Une émission de Marie-Andrée Michaud
Albert Millaire, Julie Vincent, Manuel Aranguiz et Éric Cabana dans L'icône du disparu, d'ANDRÉ RICARD, une RADIOFICTION EN DIRECT du Théâtre d'aujourd'hui. Musique originale: Eric Longworth. L'entrée est libre. Lundi 10 mars à 20 h Réalisation: Line Meloche
L'ANGE NOIR. Un ado punk et un enfant. Une nouvelle d'ANNIE GOULET, 14 ans avec Sandy Manswell. Un texte sidérant. TOUTE UNE HISTOIRE POUR UN MERCREDI Mercredi 12 mars à 11 h 30 Réalisation: Jean Gagnon
Souper à Chenonceaux à RADIO-CONCERT avec l'ENSEMBLE CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL, sous la direction de Véronique Lacroix, et les solistes Odette Beaupré, mezzo, et Natalie Choquette, soprano. Entre autres oeuvres au programme, quatre créations de Jean Lesage, Sylvio Palmieri, Marie Pelletier et Ana Sokolovic. Jeudi 13 mars à 20 h Réalisation: Richard Lavallée
SYLVAIN LELIÈVRE en récital en direct du studio 12 de la Maison de Radio-Canada à Montréal. Le public est invité à assister au spectacle en réservant au (514) 597-7787. CHANSONS EN LIBERTÉ Vendredi 14 mars à 19 h Une émission d'Élizabeth Gagnon
100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

